



www.comptoirlitteraire.com

André Durand présente

“Histoire du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut”
(1731)

roman de l'abbé PRÉVOST

(230 pages)

pour lequel on trouve un résumé

puis successivement l'examen de :

les sources (page 3)

l'intérêt de l'action (page 7)

l'intérêt littéraire (page 11)

l'intérêt documentaire (page 13)

l'intérêt psychologique (page 16)

l'intérêt philosophique (page 24)

la destinée de l'œuvre (page 28)

Bonne lecture !

Résumé

Première partie

Dans un «*Avis*» initial, un «*homme de qualité*», Renoncour, explique qu'il a placé cette histoire après la conclusion de ses mémoires, parce qu'elle était trop longue et qu'elle n'avait joué aucun rôle dans sa vie, tout comme il n'avait joué qu'un rôle mineur dans le destin des deux amants dont l'histoire allait suivre, lui se contentant en effet d'introduire le récit qui occupe l'essentiel du roman.

En octobre 1720, à Pacy-sur-Eure, il fut impressionné par la grâce d'une jeune femme qui faisait partie d'un convoi de filles de mauvaise vie enchaînées, prêtes à être déportées en Louisiane, et qui était accompagnée d'un jeune homme affligé. Touché par sa détresse, il lui ouvrit sa bourse.

Or, en 1723, à Calais, il rencontra pour la deuxième fois le jeune homme, qui était en fort mauvais état, pleurant, inconsolable, à la fois sa maîtresse et ses fautes, dramatiquement conscient de l'irréparable, traînant, comme une âme en peine, une existence sans but. À l'auberge du Lion d'or, le jeune homme se présenta (il était le chevalier des Grioux, cadet de bonne famille), et entreprit le récit de ses malheurs, les cinq années de son aventure.

En 1717, âgé de dix-sept ans, destiné par son père à l'ordre de Malte, ordre religieux de moines-soldats, le jeune chevalier venait d'achever ses études de philosophie à Amiens, et se disposait à rentrer dans sa famille, lorsqu'il vit, à un relais de poste, une jeune fille «*charmante*» qui «*l'enflamma tout d'un coup jusqu'au transport*», qu'il considéra aussitôt comme «*la maîtresse de [son] coeur*». Il apprit d'elle que ses parents, pour arrêter «*son penchant au plaisir*», l'envoyaient en un couvent où il lui déplaisait d'aller enfermer sa jeunesse, sa beauté et sa gaieté. Grâce à son «*éloquence scolastique*» et malgré les remontrances de Tiberge, son vertueux ami, il n'eut aucune peine à la convaincre de se laisser enlever, de s'enfuir avec lui qui lui offrait de la conduire à Paris où ils se divertiraient et se marieraient.

À Paris, le couple s'installa rue Vivienne. Manon, prétendument du fait de son origine plus modeste, refusa l'offre de mariage que lui fit des Grioux, même s'il était trop jeune pour obtenir de l'épouser ou même pour l'entretenir. Devant ce refus, il eut de premiers soupçons. En effet, alors que c'était l'amour qui le menait, c'était l'attrait d'une existence de luxe et de plaisir qui menait Manon. Aussi, éblouie par le luxe et les divertissements de la vie parisienne, elle disparut un soir pour rejoindre le «*fermier général*» (le financier), M. de B., avec lequel elle le trompait. Le chevalier fut alors enlevé par les laquais de son père, qui le railla de sa naïveté, et le séquestra. Des Grioux finit par se rendre à ses objurgations, entra au séminaire à Amiens, avec Tiberge, et se plongea dans l'étude.

Mais, un jour d'exercice public à Saint-Sulpice, Manon, enrichie, réapparut au parloir, et, dissipant ce zèle religieux, «*enleva*» des Grioux. Il lui pardonna, se défroqua, et reprit l'épée. Le couple s'installa à la campagne, mais Manon s'y ennuyant, ils louèrent aussi un appartement à Paris. Ils y menèrent joyeuse vie tant que l'argent ne manqua pas. C'est alors que Lescaut, le frère de Manon, se fit connaître : débauché et tricheur, ce truand contribua au gaspillage de l'argent du couple, qu'un incendie acheva de dilapider. Lescaut conseilla alors à des Grioux, qui avait déjà eu recours à l'aide fraternelle de Tiberge, d'en gagner en se livrant au jeu. Craignant d'être à nouveau quitté par Manon, le chevalier devint un tricheur redoutable. Mais, dévalisés par leurs domestiques, les deux amants finirent par être totalement ruinés.

Son frère conseilla alors à Manon de profiter de ses charmes en acceptant les caresses du vieux et libidineux M. de G... M.... Elle en avisa des Grioux, qui fit taire ses scrupules, et accepta de voler le vieillard en compagnie de Manon et de Lescaut. Mais M. de G... M... ne tarda pas à retrouver la trace du couple, et le fit arrêter.

À la prison de Saint-Lazare, destinée aux fils de famille, des Grioux, s'évertua à jouer un rôle d'hypocrite qui ne lui réussit pas trop mal : touché, le vieux M. de G... M... lui rendit visite. Mais, ayant appris par le vieillard que Manon croupissait à l'Hôpital général, le jeune homme manqua l'étrangler. Il lui fallait s'évader. Il se fit procurer par Lescaut un pistolet, et en usa pour se faire ouvrir les portes de sa prison, tuant malencontreusement le portier. Grâce à l'amitié que lui manifestait le fils d'un

administrateur, M. de T., il fit évader Manon. Reconnu par une victime de ses tricheries, Lescaut fut abattu dans la rue. Le couple se cacha dans le village de Chaillot. Aidé à nouveau par Tiberge, des Grioux apprit que le scandale était étouffé. Il pouvait respirer, peut-être reprendre ses études. Mais il rompit avec son père.

Renoncour indique : «*Le chevalier des Grioux ayant employé plus d'une heure à ce récit, je le priai de prendre un peu de relâche et de nous tenir compagnie à souper.*»

Deuxième partie

À Chaillot, le couple s'installa à l'hôtellerie du village, où, un jour, descendit le fils de M. de G... M.... Il s'éprit de Manon, qui le suivit, envoyant à des Grioux une courtisane, pour qu'il patiente. Furieux, il fit enlever le jeune G... M..., et retrouva Manon chez lui : la réconciliation canaille se fit dans les draps du monsieur. Mais un domestique avait donné l'alerte au vieux G... M... : le couple fut arrêté. Des Grioux, conduit au Châtelet, fut vite libéré, mais apprit que son père, qui voulait le ramener à ses devoirs sociaux et à sa vocation de chevalier de Malte, et M. de G... M.... avaient obtenu la déportation de Manon en Louisiane.

Même s'il était désespéré et à bout de ressources, il envisagea de recourir à la force pour arracher sa maîtresse des archers qui l'amenaient au Havre, enchaînée avec d'autres filles de joie. Cependant, les braves qu'il avait recrutés s'enfuirent lâchement. Il décida alors d'accompagner la petite troupe, obtenant, moyennant finance, quelques conversations avec Manon. Au Havre, il décida de s'embarquer comme volontaire.

En Louisiane, des Grioux et Manon s'installèrent au «*nouvel Orléans*» dans la pauvre petite cabane qu'ils avaient obtenue, le gouverneur ayant fait preuve de bienveillance à leur égard. Et commença, pour le couple qu'on croyait marié, une vie neuve, avec un bonheur plein en perspective, leur amour étant épuré par les épreuves, régénéré dans le paradis américain. Encouragés dans la vertu par la simplicité de leur vie, ils pensèrent pouvoir accomplir enfin leur premier projet, qui était de se marier, de régulariser leur situation devant Dieu et d'être à jamais l'un à l'autre. Mais, apprenant que Manon était libre, le neveu du gouverneur, Synnelet, la demanda en mariage à son oncle qui la lui accorda. Les deux rivaux s'affrontèrent en duel : des Grioux, blessé au bras, blessa lui-même son adversaire. Il crut l'avoir tué, et il lui fallut fuir. Mais il eut la satisfaction de voir Manon s'enfuir avec lui. Cependant, peu faite pour une vie rude et des émotions violentes, épuisée par une longue marche dans le désert, elle mourut soudainement, et, inconsolable, le cœur torturé et les yeux brûlés de larmes, il creusa sa tombe de ses propres mains.

Ramené à La Nouvelle-Orléans, disculpé sur la demande même de Synnelet, qui était bien vivant, des Grioux mena une vie lamentable, sans but, jusqu'à l'arrivée de Tiberge, l'indéfectible ami qui était venu lui porter secours, mais avait été capturé par des corsaires espagnols qui l'avaient «*conduit dans une de leurs îles*». Dès qu'ils le purent, les deux amis prirent le bateau pour la France.

Des Grioux y apprit la mort de son père, miné par le chagrin, y retrouva sa famille et la vertu, Dieu l'ayant fait «*retourner à Lui par les voies de la pénitence*».

Analyse

Sources

On les a cherchées dans la vie de l'abbé Prévost et dans les lectures qu'il a pu avoir faites.

Il semble bien que le roman est uni à son auteur par des liens particuliers, son intensité et sa sincérité, qu'il laisse deviner une grande part d'autobiographie. Différents petits indices permettent de supposer que Prévost a mis beaucoup de lui-même dans le roman, en a fait un témoignage intime. Ne serait-ce pas le récit, agrémenté de quelques inventions dans le détail, d'un amour authentique qu'il aurait vécu, d'une de ses passions malheureuses de sa jeunesse. Dans la préface du «*Doyen de Killerine*», il présenta une des raisons qui peuvent pousser les romanciers à écrire : «*quelque vue*

d'intérêt propre, qui leur fait souhaiter que certains faits obscurs ou équivoques auxquels ils ont eu part, soient expliqués dans un sens honorable pour eux-mêmes et pour leur parti. »

On peut penser que Prévost se cachait derrière des Grioux car tous deux sont des hommes du Nord (où des Grioux était un nom fréquent en ce temps-là), tous deux sont orphelins de mère, tous deux sont des fils prodiges maudits par leur père, tous deux ont fréquenté un collège de jésuites, tous deux se destinent aux ordres mais s'enfuient du séminaire, tous deux montrent un tempérament ardent et succombent aisément aux tentations sans renier cependant leur formation morale et religieuse, tous deux se tournent à nouveau vers la carrière ecclésiastique sans enthousiasme, tous deux sont assagis après les malheurs et avec le temps. C'est donc en grande partie du point de vue psychologique que "*Manon Lescaut*" contient de nombreux éléments d'autobiographie. Mais il faut se garder de pousser trop loin l'assimilation : si l'auteur a largement transposé son drame personnel, on ne saurait préciser la part de la fiction et celle de la réalité. Et les plaintes de des Grioux, qui auraient été lamentables si elles n'avaient été qu'une confession de l'abbé Prévost lui-même, sont devenues une histoire parfaitement littéraire.

Quant à la véritable Manon Lescaut, on est d'abord tenté de la croire inspirée par Hélène Eckhardt, dite «Lenki», l'aventurière qui fut sa maîtresse. Mais Prévost ne la rencontra qu'en mars 1731, alors que le roman a été livré à l'impression au plus tard en février 1731. La relation avec cette femme ne commença donc qu'à une époque où l'"*Histoire du chevalier des Grioux et de Manon Lescaut*" était déjà composée. En fait, elle n'apparaît que dans la quatrième partie de "*Cleveland*", parue en juillet 1733, représentée par Fanny qui n'a d'ailleurs rien de commun avec Manon. On peut évidemment penser que c'est une ironie de la création littéraire que de voir un créateur faire preuve de prescience, d'avoir une sorte de vision prémonitoire, en affectant un de ses personnages de traits de caractère dont il éprouvera l'effet pernicieux à titre personnel.

Une autre hypothèse, qui échappe aux difficultés chronologiques, donne pour modèle de Manon la jeune Anglaise Mary Eyles. Mais les circonstances de cette aventure sont trop différentes de celles du roman pour qu'on puisse raisonnablement penser qu'elle ait laissé quelque trace dans l'œuvre de fiction.

Il faudrait donc plutôt remonter plus haut dans la vie de Prévost pour trouver la trace d'une relation amoureuse dramatique. Or, comme on l'a vu, en 1734, dans "*Le pour et le contre*", il parla de lui en ces termes : «*Vif et sensible au plaisir, j'avouerai, dans les termes de M. de Cambrai, que la sagesse demande bien des précautions qui m'échappèrent*», évoqua la crise qu'il traversa «*depuis l'âge de vingt jusqu'à vingt-cinq ans*» et où il connut un «*engagement trop tendre*» dont la «*malheureuse fin*» le «*conduisit au "tombeau"*», c'est-à-dire chez les bénédictins. Aussi, même s'il est extrêmement hasardeux de vouloir donner plus de précisions que n'en comporte ce morceau, on peut se demander si ce n'est pas là que se trouve la clef de l'histoire de des Grioux et Manon Lescaut, d'autant plus que les faits auxquels il fit allusion se placèrent en 1720, ce qui est précisément l'époque à laquelle se déroule le roman. De plus, alors qu'il était à Saint-Ouen, il écrivit à son frère une lettre où il avouait la faiblesse de son cœur, et parlait de «*certaines images*» troublantes dont il redoutait la séduction : les a-t-il fixées sur le papier pour se débarrasser d'elles, et a-t-il fait de son récit une confession avec, ainsi qu'il le prétendra dans son "*Avis au lecteur*", une intention moralisatrice?

Mais celui qui fut le traducteur allemand de "*Manon Lescaut*" en 1957, M. Lernet-Holenia, pense que l'histoire serait celle d'une certaine Manon Aydou, fille d'une certaine Antoinette, dite Toinon, qui l'eut d'un nommé Aydou, échappé des galères. Elle fut récupérée par son grand-père qui l'éleva de son mieux. Mais sa mère la fit enlever à douze ans par un soldat du régiment des gardes. Son premier amant fut Louis-Antoine de Viantaix, fils, âgé de vingt et un ans, d'un conseiller au présidial de Besançon. Il enleva à son tour celle qu'il appelait sa femme, mais dont, malgré son amour sincère, il se fit le proxénète. Fille, mère et amant se chamaillèrent jusqu'à ce que le grand-père y mette le holà avec un placet qu'il adressa au lieutenant de police, en sollicitant une lettre de cachet pour faire enfermer Manon pour sa vie, et en demandant le secret, de peur de représailles de l'amant ainsi déconfit. En 1721, à l'âge de quatorze ans, Manon Aydou fut enfermée à la Salpêtrière. Mais l'amant s'obstina : il supplia le grand-père de lui la laisser épouser, accumula démarche sur démarche, et finit par se retrouver relégué à Besançon où, assagi, il se maria et finit en respectable vieux soldat. Manon

fit, en 1724, une première demande de mise en liberté qui échoua malgré la mort du grand-père. Trois ans plus tard, la supérieure de la Salpêtrière la lui refusa, à cause de «sa grande corruption, même dangereuse avec son sexe». Elle n'en sortit qu'en 1731, soit dix ans plus tard, sur l'intervention inattendue du chevalier de Sarrobert, capitaine des chasses du duc de Bourbon. Il est de fait que, dans un ton plus sordide, les rapports de Manon Aydou et de Viantaix, attestés par des documents authentiques, rappellent quelque peu ceux des héros de Prévost. Mais M. Lernet-Holenia veut aussi qu'il ait lui-même connu Manon Aydou en tant que confesseur des filles de l'hôpital de la Salpêtrière, et qu'il soit devenu son amant. Cela paraît de la plus haute fantaisie. Ce n'est qu'en déformant les termes de la lettre de Prévost au supérieur de Saint-Germain, lorsqu'il quitta le couvent en 1728, que le chercheur donne quelque fugitive apparence de plausibilité à sa thèse. Il est, du reste, formellement établi que jamais les bénédictins de Saint-Germain-des-Prés n'ont eu à confesser les recluses de la Salpêtrière, ce qui était du ressort de prêtres spécialement attachés à l'établissement.

Un autre chercheur, Marc de Villiers, a découvert qu'une certaine Forget, surnommée Quantin, fut chassée d'Angers pour mauvaise vie, se réfugia à Nantes d'où elle s'embarqua pour la Louisiane en compagnie d'un gentilhomme, Avril de La Varenne, qui la fit passer pour sa femme bien qu'elle ne le fût pas. Or un Louis Tiberge (nom qui aurait donc été repris par Prévost pour le donner à l'ami de des Grieux), qui était directeur des Missions étrangères, et eut à s'occuper des affaires ecclésiastiques de la Louisiane, n'a pu manquer d'être au courant des démêlés qu'ils eurent avec le curé.

À côté de la recherche des sources autobiographiques, s'est effectuée celle de sources littéraires de l'*'Histoire du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut'*. On s'est d'abord contenté d'en voir un modèle dans le roman "*The fortunes and misfortunes of the famous Moll Flanders*" ("*Heurs et malheurs de la fameuse Moll Flanders*") de Daniel Defoe qui avait été publié en 1722, et qui est l'histoire d'une prostituée scandaleuse. Le franc réalisme de cette oeuvre aurait pu inciter Prévost à se préserver du ton noble du roman de tradition française, tare dont souffraient les "*Mémoires d'un homme de qualité*".

Mais on a découvert le roman de Robert Challe, "*Les illustres Françaises*", publié pour la première fois en 1713 et réédité en 1959, que Prévost avait pu lire à Londres dans la traduction anglaise de Pénélope Aubin, une protestante réfugiée. C'était un recueil d'«histoires véritables» de couples d'amoureux contrariés par le destin, dans lequel on peut relever toute une série de ressemblances avec le roman de Prévost. S'y trouvaient les accents passionnés qui lui étaient chers. La première héroïne des sept histoires se nomme Manon Dupuis (à ce propos, alors que le texte français évoquait le ressentiment de des Ronais qui croit sa Manon infidèle, par une courte phrase : «J'estime vos faveurs à l'égal de celles des courtisanes», la traductrice en anglais ajouta : «ingrateful, deceitful Manon...»). Deux de ces histoires ont pu avoir particulièrement marqué Prévost :

- "*L'histoire de M. Des Prez et de Mlle de Lépine*" qui annonçait directement par certains traits "*L'histoire du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut'*". Des Prez, fils d'un magistrat, est amoureux de Madeleine de Lépine, orpheline d'un pauvre émigré italien, et dont la mère a un procès dont l'issue dépend du père de Des Prez. Celui-ci, qui est, comme le père de des Grieux, indulgent pour son fils mais intraitable sur le chapitre des mésalliances, lui interdit, non seulement d'épouser Madeleine, mais même de la revoir. Il l'épouse alors secrètement. Les jeunes gens sont unis depuis un an quand le père est mis au courant par une imprudence. Dissimulant sa colère, il prépare soigneusement l'enlèvement de son fils, qu'il fait enfermer à Saint-Lazare. Au même moment, il va reprocher à la mère de Madeleine la conduite de sa fille. Furieuse à la pensée qu'elle va perdre son procès, la mère s'emporte contre sa fille, et la chasse brutalement. La malheureuse, qui est enceinte, tombe évanouie, et se blesse. On la transporte à l'hôpital, où elle se retrouve parmi les filles de mauvaise vie, et où elle meurt en mettant au monde un enfant mort. Des Prez, après avoir tout tenté pour avoir de ses nouvelles, connaît le désespoir et la rage quand il apprend son sort. Il est un peu calmé par les bons pères de Saint-Lazare, mais ne pardonne pas à ceux qui ont fait le malheur de sa femme et le sien ; il n'a de cesse d'en avoir tiré vengeance. Et le jeune homme raconte avec émotion cette histoire, deux ans après l'événement, comme des Grieux.

Ce résumé ne donne qu'une faible idée du caractère à la fois tragique et réaliste de cette histoire. Prévost a pu être surtout sensible à l'émotion qui se dégage du dénouement, quand Des Prez,

enfermé à Saint-Lazare, comme des Grioux, connaît, comme ce dernier, les affres de la rage et du désespoir en apprenant, impuissant, que la femme qu'il aime se meurt à l'hôpital. La plus grande différence entre les deux histoires réside dans les personnages féminins. Madeleine est héroïque, peu sensuelle, et parfaitement désintéressée : autant de traits qui l'opposent à Manon.

- *“L’histoire de Monsieur des Frans et de Silvie”* présente un personnage de femme proche de celui de Manon. Des Frans, jeune homme de famille plus distinguée que fortunée, refuse les métiers qui pourraient l'enrichir, et rêve de devenir officier. Assistant un matin à la première messe à Notre-Dame, il fait la connaissance de Silvie à l'occasion d'un enfant trouvé, dont ils acceptent l'un et l'autre de devenir parrain et marraine. La scène, d'une fraîcheur et d'une émotion frappante, est à peine égalée par la scène de rencontre, pourtant si réussie, de l'auberge d'Amiens dans le roman de Prévost. Dès cet instant, des Frans, qui n'avait jamais aimé, aime Silvie «de toute sa tendresse». Il cherche à l'épouser, mais se heurte à un refus, dont il ne peut comprendre les raisons. Sur ces entrefaites, une lettre anonyme lui apprend que Silvie est une intrigante : enfant trouvée, accusée d'avoir dépouillé sa bienfaitrice, elle essaierait, à prix d'or, de se faire passer pour la fille d'un gentilhomme, afin de pouvoir l'épouser. Après quelques heures de désespoir et de rage, il se rend chez elle pour l'accabler de son mépris. Au moment où il va sortir, elle se jette à ses genoux : «Que voulez-vous, perfide?... Je jetai les yeux sur elle dans ce moment ; je me perdis. Elle était encore à mes pieds, mais dans un état à désarmer la cruauté même. Elle était tout en pleurs ; le sein qu'elle avait découvert, et que je voyais par l'ouverture d'une simple robe de chambre, ses cheveux qu'elle avait détachés pour se coiffer de nuit et qui, n'étant point rattachés, tombaient tout du long de son corps et la couvraient toute ; sa beauté naturelle que cet état humilié rendait plus touchante, enfin mon étoile qui m'entraînait, ne me firent plus voir que l'objet de mon amour et l'idole de mon cœur. Le puis-je dire sans impiété? Elle me parut une seconde Madeleine. J'en fus attendri ; je la relevai. Je lui laissai dire tout ce qu'elle voulut. Je ne lui prêtai aucune attention, je n'étais plus à moi. J'étais déchiré par mille pensées qui se formaient l'une après l'autre dans mon esprit, et qui se détruisaient mutuellement ; ou plutôt j'étais dans un état d'insensibilité qui, tout vivant que j'étais, ne me laissait pas plus de connaissance qu'à un homme mort...» Prévost rivalisa deux fois avec cette scène, une fois dans la «scène du parloir» de Saint-Sulpice, une seconde fois lorsque des Grioux retrouve Manon chez le jeune G... M... . Silvie peut se justifier partiellement en montrant qu'elle a été victime des calomnies d'un amoureux éconduit. Des Frans l'épouse secrètement, et vit heureux avec elle. Il se prépare même à déclarer son mariage, lorsqu'il est forcé de partir pour la province. Après un séjour écourté, il revient de nuit sans l'avertir. Il la trouve chez elle, endormie dans les bras de son meilleur ami, Gallouin. Dissimulant sa colère contre elle, il songe d'abord à se venger de son rival, et le blesse grièvement. Puis il attire Silvie dans sa maison de province, la séquestre et la maltraite. Enfin, il la force à entrer dans un couvent, et part lui-même se battre à l'étranger. En route, il tombe gravement malade de chagrin. Lorsqu'il revient quelques mois après, c'est pour constater qu'elle s'est laissée mourir dans son couvent. Il n'a plus, comme des Grioux, qu'à lui rendre les derniers devoirs.

L'influence de ce récit sur *“Manon Lescaut”* est sensible non seulement dans les scènes, mais aussi dans les personnages. Quoique des Grioux soit d'un tempérament moins brutal que des Frans (la similitude des noms est à noter), leur passion trahie leur fait adopter parfois les mêmes accents. Mais les rapprochements les plus frappants concernent Manon et Silvie, du moins la Silvie telle qu'elle apparaît en première analyse, car son attitude renferme un mystère qui n'est dévoilé que dans une autre section du roman. L'héroïne de Challe a «plus d'esprit que toutes les femmes fourbes n'en ont jamais eu ensemble». Elle est capable de «changer naturellement de visage et de discours, avec autant de promptitude qu'aurait pu le faire la meilleure comédienne». «Double, inconstante et volage», elle «aime les plaisirs, surtout ceux de l'amour, jusqu'au point de leur sacrifier toutes choses, honneur, vertu, richesses et devoirs». Elle dissimule si bien qu'après deux ans de fréquentation, des Frans la jugerait «sincère, fidèle et désintéressée».

Ainsi, l'*“Histoire du chevalier des Grioux et de Manon Lescaut”* serait le fruit d'un mélange de souvenirs personnels d'amours ardentes et malheureuses, et d'exemples littéraires.

Intérêt de l'action

Comme on vient de le constater, le roman de Prévost correspond au genre de l'«histoire» dont *«Les illustres Françaises»* lui avaient donné un bel exemple. Ce genre se distinguait du roman traditionnel, issu de la nouvelle, par un mode de présentation, un cadre, des types de personnage, une forme favorite d'intrigue, un style oral, naturel et familier, comportant des audaces d'expression, des phrases relâchées. La longueur des «histoires» était limitée, du fait qu'il s'agissait de récits oraux (les plus longues ne dépassaient pas deux cents pages, et étaient coupées par une pause). Leur contenu était plus ou moins fixé par une tradition : à la différence des romans, elles étaient à peu près contemporaines, et se situaient dans le pays même. Elles étaient soumises à un certain schéma préfiguré par le titre lui-même : *«Histoire de M... et de Mlle...»*. On retrouve bien toutes ces caractéristiques dans l'*«Histoire du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut»*. Cette aventure pitoyable d'un fils de famille dévoyé avec une charmante et inconsciente catin rejoignait la tradition catholique des «histoires galantes et tragiques» en montrant *«un exemple terrible de la force des passions»*.

Comme les «histoires», qui étaient traditionnellement «encadrées», d'où le nom de «frame novels» que leur donnent des critiques anglais ou américains, le récit de des Grieux est enchâssé dans celui de *«l'homme de qualité»*. Celui-ci lui confère toute l'autorité qu'il tire de son âge, de sa grande sagesse et de son humanité, de ses propres aventures. Il est le garant de la véracité de ce qui est dit, et induit un préjugé favorable à l'endroit des deux héros. Entre des Grieux et nous, il est un intermédiaire créateur de compréhension et de sympathie. Ce Renoncour fait deux rencontres : d'abord, celle de Manon, enchaînée avec d'autres filles de joie, et de des Grieux, à bout de ressources et prêt à la suivre en Amérique, première image des amants, à la fois pathétique et énigmatique, car il remarque le contraste entre leur évidente qualité et leur situation de proscrits ; puis, deux ans plus tard, celle du héros revenu de La Nouvelle-Orléans, enseveli dans la douleur, et auquel, par sa curiosité, il donne l'occasion de revivre son amour, de ressusciter Manon par la parole. Cette présentation du récit permet des anticipations sur un triste avenir.

Puis, à travers son expérience et son repentir, des Grieux, narrateur exploré qui ne quitte jamais la scène, lui conte ses aventures, livre une confession orale à cet auditeur extérieur assez attentif pour la retranscrire et la publier. Au lieu d'un auteur omniscient et lointain, le lecteur fait face à un simple conteur, soumis aux besoins communs, comme la nécessité de prendre *«un peu de relâche»*, de se reposer ou de se restaurer (d'où le souper qui coupe le récit, et répond surtout à un souci de vraisemblance), qui commente l'histoire, se permet des effets d'annonce, qui a le droit à l'erreur et à l'ignorance de faits dont il n'a pas été le témoin direct, qui peut hésiter sur les motifs secrets qui poussent les autres. Le choix par Prévost d'un narrateur partie prenante, voire essentielle, des actes décrits permet aussi de doubler l'émotion, puisque il la revit en même temps qu'il l'évoque... Ce point de vue est essentiel : la même histoire, racontée par Tiberge, par Manon elle-même, par Lescaut ou par le père du chevalier, ne serait plus la même, les personnages ne seraient plus les mêmes.

Prévost, peut-être par un désir de perfection littéraire, a fait de des Grieux un admirable conteur, dont le récit est bien «rodé», car il l'a déjà livré plusieurs fois (au commandant du bateau, au gouverneur...), qu'à chaque répétition, l'amour passé s'est épuré, s'est magnifié, que sa sincérité est en fait devenue une rhétorique de la sincérité. Il contrôle parfaitement son discours, réglant à chaque fois ses effets en fonction de son interlocuteur (Tiberge, Lescaut, le supérieur de Saint-Lazare...). S'il s'exprime avec une grande noblesse, avec cette *«meilleure grâce du monde»* que l'*«homme de qualité»* a notée, il procède aussi de manière alerte. Incomparable dans l'art de l'anticipation, il assure, par exemple : *«Je n'eus pas le moindre soupçon du coup cruel qu'on se préparait à me porter»* ; le lecteur est ainsi mis dans une situation de tension et d'attente qui le prépare aussi à excuser un héros si constamment victime. Des *«je fus étonné»*, *«ma consternation fut grande»*, etc. émaillent souvent le récit. Dans sa prison, il apprend de la bouche du vieux G... M... que Manon est enfermée à l'*«Hôpital général»*, mais il s'était bien gardé de nous en informer jusque-là, laissant à la nouvelle tout son poids de surprise et de désolation. Enfin, il ne manque pas d'interpeller fréquemment son auditeur, comme pour maintenir son attention et quêter une approbation : *«Vous le*

connaîtrez par les meilleures dans la suite de mon histoire», annonce-t-il ainsi de Tiberge. Il dramatise le récit car, non content de commenter l'histoire de son point de vue, il la revit en la racontant. Il termine sur cette note exaltée : *«Pardonnez, si j'achève en peu de mots un récit qui me tue ; je vous raconte un malheur qui n'eut jamais d'exemple. Toute ma vie est destinée à le pleurer. Mais, quoique je le porte sans cesse dans ma mémoire, mon âme semble reculer d'horreur chaque fois que j'entreprends de l'exprimer.»*

Le roman de Prévost contient aussi tous les ingrédients du roman d'aventures picaresques, les péripéties de ce fait divers tragique étant nombreuses, et tenant souvent du mélodrame. On trouve le traditionnel conflit du fils avec le père qui marque la toute-puissance des vieillards et de l'ordre social.

Avec la rencontre impromptue et le coup de foudre, le roman devient celui d'un amour qui est un mélange d'amour fou, de libertinage et d'amour «fraternel», les héros ne profitant toutefois de leur bonheur qu'à quelques occasions (vie commune ; évasion de prison ; fuite dans le désert pour assurer leur bonheur futur).

Or l'amante est une femme fatale qui entraîne l'amant à la déchéance, qui commet des tromperies, la même situation se reproduisant trois fois : Manon trompe des Grieux avec M. de B., avec le vieux G... M..., puis avec le fils de ce dernier. Après chaque trahison, qui est due au manque d'argent, des Grieux se doit d'oublier le passé pour pardonner ; or, les trois fois, Prévost réussit à remplir ces deux conditions : les soixante mille francs de M. de B. devraient suffire un certain temps ; qu'à cela ne tienne : la maison brûle, l'argent est volé ; l'argent gagné au jeu est aussi vite dérobé.

Les ruptures entre les amants sont dues soit au hasard (exemple, au début, l'incendie et le vol à Chaillot), soit aux infidélités de Manon (plus nombreuses), soit aux réactions des autres (comme le père du narrateur). On s'étonne de la singulière coïncidence qui fait qu'entre tous les jeunes gens de Paris est conduit vers Manon le fils de ce M... G... dont elle avait déjà été la maîtresse !

S'accumulent des événements violents : deux enlèvements, des poursuites, des arrestations, cinq vols ou tentatives, trois meurtres (celui du portier, celui du supérieur de Saint-Lazare, celui de Lescaut), un incendie, quatre emprisonnements, une séquestration, une déportation, le projet d'attaque du cortège des enchaînées pour la Louisiane.

Aux crimes que sont les meurtres s'ajoute la tricherie au jeu.

Les évasions sont bien aisément machinées, mais ne sont toutefois pas vraiment invraisemblables : elles montrent que des Grieux a fait tout ce qu'il a pu pour s'évader et pour faire évader Manon, et que, quelle qu'ait été la manière, il y a réussi, l'audace, l'habileté et l'argent aidant. Mais est étonnante la complaisance avec laquelle le fils d'un des administrateurs de l'Hôpital général se fit en une telle circonstance le complice de des Grieux qui lui était inconnu ! Après la sortie de l'hôpital de Manon, le meurtre est étouffé, et la police perd la trace de Manon. En fait, à chaque fois, des Grieux peut revenir à la vertu, et Manon ne plus céder à son penchant. Rien n'y fait : ils reviennent à leurs turpitudes.

On assiste à un voyage en Amérique, à une fuite dans le désert où Manon trouve la mort, scène remarquable par la vérité des sentiments, la précision des détails vécus, et la sobriété du pathétique : il n'y a aucun débordement de sensibilité ; certes, les sentiments sont violents, et certains gestes qu'ils inspirent, étrangers à l'idéal du XVIIIe siècle, annoncent le romantisme ou le réalisme. Mais l'analyse est empreinte d'une réserve et d'une lucidité toutes classiques.

Avec la capture de Tiberge par des corsaires, Prévost sacrifia au goût de son temps. Mais l'épisode a toutefois un intérêt narratif : il est important que Tiberge ne puisse arriver avant la mort de Manon, qu'il ne puisse entendre ses dernières paroles, qu'il ne puisse encore moins la sauver du trépas.

Ces événements très romanesques sont si nombreux que le fil conducteur est souvent noyé. Comme dans les romans picaresques, les personnages se déplacent beaucoup, et ces déplacements marquent clairement les étapes de leur déchéance. Du fait d'accélération ou de coups de frein, une durée inégale est accordée aux épisodes. Le déroulement est marqué par des répétitions : l'apparition de Manon à Saint-Sulpice répète l'apparition d'Amiens, le convoi des filles déportées réapparaît deux fois. Les rebondissements perpétuels resserrent progressivement la narration en la rendant plus haletante, et séduisent le lecteur.

Pourtant, ce tome est assez sobre, présente moins d'aventures que les autres tomes des *“Mémoires et aventures d'un homme de qualité qui s'est retiré du monde”*. D'ailleurs, si l'histoire y fut insérée, elle put aussi en être facilement détachée, Prévost ayant d'ailleurs reconnu qu'il n'y a point entre eux de «*rapport nécessaire*» (*“Avis de l'auteur”*). Après les autres histoires, il découvrit enfin sa voie avec celle-ci : au lieu de juxtaposer l'observation du monde et le récit de la passion, il les intégra, et fit des conditions objectives des amants un facteur essentiel de leur destin. Et, au lieu de multiplier des anecdotes diverses, il fit apparaître cette diversité à l'intérieur d'une même histoire brève et dépouillée, en changeant les points de vue, et en ménageant des interprétations et des évaluations contradictoires. L'architecture labyrinthique des *“Mémoires”* laissa soudain, pour deux cents pages, la place à une ligne pure de parabole. Cette brièveté fut précieuse pour cet écrivain trop fécond qu'était Prévost, qui avait coutume de «pousser» ses romans au gré des demandes des libraires. L'un des secrets de la puissance de l'œuvre est cette «restriction» qui évite tout développement accessoire, et laisse au récit des événements toute sa tension.

L'*“Histoire du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut”* est composée selon un plan serré, sans intrigue annexe, avec une rigueur et une simplicité classiques. Le moteur de l'action tient d'abord du hasard ; puis plusieurs allusions sont faites ensuite à la providence divine (ainsi, au moment de la mort de Lescaut : «*C'est quelque chose d'admirable que la manière dont la Providence enchaîne les événements*»). On peut y déceler quatre épisodes principaux qui sont tous construits sur le même schéma : trahison, réconciliation, fuite. Le premier, avec M. de B..., est un prélude et un avertissement : des Grieux aurait pu sortir indemne d'une aventure sans lendemain ; mais son destin était arrêté depuis qu'il avait reconnu en Manon, à Amiens, «*la souveraine de [son] cœur*». L'épisode avec le vieux G... M... et celui avec son fils sont symétriques dans chaque détail. Enfin, l'épisode avec Synnelet est une sorte de contre-épreuve : accepté tant qu'il semble se plier aux conventions, l'amour de Manon et de des Grieux est pourchassé par l'égoïsme des puissants dès qu'il apparaît comme irrégulier. L'épisode du prince italien, ajouté en 1753 pour prouver que Manon est fidèle et loyale dès que les circonstances le lui permettent, est une parodie sur le même schéma : la trahison est feinte, et au lieu de fuir le protecteur riche, on le chasse.

Prévost eut l'originalité de faire de son roman une «confession». Aussi le livre est-il plus centré sur le souvenir des événements que sur l'aventure elle-même. Pour donner une impression de continuité, cette confession n'est pas découpée en chapitres. On ne ressent toutefois pas de monotonie, puisqu'il y a de nombreux rebondissements. Confier la narration au héros malheureux d'une passion funeste, c'était, à l'évidence, l'inviter à donner une vision favorable de Manon, à dégager des circonstances atténuantes. Par ailleurs, la mémoire de des Grieux fonctionne de manière non pas oublieuse, mais sélective : deux pages sont utilisées pour résumer deux années sans Manon, plusieurs pages, pour s'attarder sur un instant de bonheur... Et ces souvenirs affluent dans un ordre complexe.

Cependant, la chronologie de l'histoire peut être établie avec suffisamment de précision :

- 1700 : naissance de des Grieux ;
- 1717 : au début des vacances, sa rencontre de Manon, qui est d'un an plus jeune que lui ;
- six semaines de bonheur (mais, selon le père de des Grieux, qui prétend établir un compte rigoureux, il n'aurait été aimé qu'«*environ douze jours*») ;
- six mois de séquestration dans le château paternel.
- 1718-1719 : année passée par des Grieux à Saint-Sulpice jusqu'à la soutenance de sa thèse en Sorbonne en août 1719 ;
- 1719 :
 - reprise de la vie avec Manon, à Chaillot ;
 - affaire du vieux G... M... qui conduit à l'enfermement des deux héros, à Saint-Lazare et à la Salpêtrière, et à leur double évasion ;
 - hiver : peur de Manon de s'isoler à Chaillot ;
- 1720 :
 - été : retour de des Grieux et de Manon à Chaillot ;

- fin de l'été : arrestation au Châtelet, libération de des Grieux au bout de quatre jours, déportation de Manon le surlendemain ; c'est alors qu'à Pacy-sur-Eure, Renoncour fut impressionné par la grâce d'une jeune femme qui faisait partie d'un convoi de filles de mauvaise vie enchaînées, prêtes à être déportées en Louisiane, et qui était accompagnée d'un jeune homme affligé.
- une semaine passée sur les routes de Normandie ;
- deux mois de voyage en mer ;
- 1720 : dix mois de bonheur se passent en Louisiane ;
- 1720-1721 : une année de solitude que connaissent des Grieux et Manon après leur fuite ;
- 1721 :
 - août : mort de Manon à l'âge de vingt et un ans ;
 - septembre-novembre : maladie de des Grieux ;
 - fin novembre : arrivée de Tiberge ;
- 1722 :
 - janvier : départ des deux amis ;
 - janvier-février : voyage de retour ;
 - mars : quinze jours de voyage des Grieux pour gagner Calais, où il rencontre une deuxième fois le marquis de Renoncour.

Cette chronologie se raccorde mal avec celle des "*Mémoires et aventures d'un homme de qualité*", car, au début du volume 3, Renoncour indique qu'il apprit en Espagne la mort de Louis XIV, qui eut lieu en 1715. Or, au début du roman, il s'exprime ainsi : «*Je suis obligé de faire remonter mon lecteur au temps de ma vie où je rencontrai pour la première fois le chevalier des Grieux. Ce fut environ six mois avant mon départ pour l'Espagne.*» Si l'on devait s'en tenir à ce seul argument, il faudrait avancer de six ans la chronologie de l'action. Mais on peut parfaitement admettre que Prévost a mêlé des événements d'époques différentes.

En présentant l'histoire comme un récit fait par des Grieux à l'«*homme de qualité*», Prévost a pu annoncer l'aspect inéluctable de ce destin et son accomplissement total : les deux images de des Grieux que donne l'«*homme de qualité*» dans l'introduction du récit nous font mesurer, par leur juxtaposition, ce qu'il est devenu à quelques mois d'intervalle ; la fin catastrophique est indiquée au commencement, elle ne devra plus sortir de l'esprit du lecteur ; pendant que des Grieux parle, même s'il s'anime à ses souvenirs, et si sa passion a encore des sursauts inattendus chez un homme qui a perdu toute espérance, nous savons que le drame est fini, que le malheur est allé jusqu'à sa perfection. La mort de Manon est un élément essentiel pour structurer l'ensemble de ce roman.

Par cet aspect déjà, cette histoire d'amour fou et de déchéance, de malheur d'une très jeune fille qui aimait la vie, et qui par imprudence est morte, peut être considérée comme une tragédie. Surtout, elle est dominée par une passion extraordinaire qui relève de la fatalité antique. Des Grieux est victime de la malignité du sort, ce qui n'est pas une notion chrétienne. On le voit se confesser à son ami, Tiberge : «*Je lui parlai de ma passion avec toute la force qu'elle m'inspirait. Je la lui représentai comme un de ces coups particuliers du destin, qui s'attache à la ruine d'un misérable, et dont il est aussi impossible à la vertu de se défendre qu'il l'a été à la sagesse de les prévoir.*»

Mais Manon, elle aussi, lançant ainsi un appel au jeune homme, «*ne prévoyait que trop qu'elle allait être malheureuse, mais que c'était apparemment la volonté du ciel, puisqu'il ne lui laissait nul moyen de l'éviter.*» Cette passion est fatale aux deux sens de ce terme : d'abord parce qu'elle apparaît comme un entraînement irrésistible, et transforme sur-le-champ l'être qu'elle envahit ; ensuite parce que, toute séduisante qu'elle est, elle conduit sans recours les amants à leur perte : «*Par quelle fatalité suis-je devenu criminel? s'écrie des Grieux. « L'amour est une passion innocente ; comment s'est-il changé, pour moi, en une source de misères et de désordres? » se demande-t-il. Il répète les mots «fatal », «funeste», qui sont scandés de façon obsédante. Le langage de la tragédie affleure, sans que ses outrances soient senties comme telles, du fait, encore un fois, de la présence du narrateur. Cette fatalité est astrologique : «Par quel funeste ascendant on se trouve emporté tout d'un coup loin de son devoir», voire héréditaire puisqu'il dit à son père : «Se peut-il que votre sang, qui est la source du mien, n'ait jamais ressenti les mêmes ardeurs?» En bon héros tragique, il est la première victime des maux qu'il cause. Comme l'amour l'excuse, ses fautes, pour basses qu'elles soient, ne*

sont pas vulgaires, et ne méritent pas le mépris : Montesquieu allait noter : «Les mauvaises actions du héros ont pour motif l'amour qui est toujours un motif noble, quoique la conduite soit basse.»

Mais Manon, elle aussi, est un personnage tragique, non pas du fait d'une passion insurmontable, mais parce qu'elle marche aveuglément vers une destinée malheureuse qu'elle n'a pas choisie, qu'elle se trouve affrontée à un malheur qui n'était pas fait pour elle.

L'esprit de la tragédie classique est d'ailleurs marqué, au tout début du récit, par cette vieille femme du peuple, qui, dans la cour de l'hôtellerie, fut la première à avoir vu Manon enchaînée, et qui sortit «*en joignant les mains, et criant que c'était une chose barbare, une chose qui faisait horreur et compassion*». Racine aurait plutôt dit «*horreur et pitié*» ; mais le tragique est bien là, comme «*chose innommable*». Dans cette tragédie dominée par la fatalité on peut voir se projeter et se mêler :

- une folie comparable à celle d'Oreste ;

- les thèmes du fils prodigue, de la Madeleine repentie, de la chute et de la rédemption, etc.

L'analyse est empreinte d'une réserve et d'une lucidité toutes classiques. Mais certains gestes qu'inspirent les sentiments sont étrangers à l'idéal du XVIII^e siècle, et annoncent plutôt "*La nouvelle Héloïse*" de Rousseau et son apologie de la passion, invitent à voir l'"*Histoire du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut*" comme une œuvre déjà préromantique.

Cependant, la tragédie quittant l'Olympe et la cour pour les bas-fonds de Paris, Prévost, qui sut manier les registres avec subtilité, glissa des éléments triviaux (comme lorsque des Grieux se vante de son habileté à tricher au jeu), fit apparaître çà et là dans cette histoire des pointes de comique de farce, la parsema d'épisodes fort drôles, se permit des «*gaîtés*» étonnantes, qui vont parfois jusqu'au burlesque : c'est en chemise que des Grieux, surpris avant de se mettre au lit avec Manon dans le lit du fils G... M..., trompeur trompé, se targue de son sang noble, ce qui est une désharmonie calculée. Mais ce burlesque, loin de provoquer le rire chez le lecteur, ne le rend que plus sensible au malheur du jeune homme : les circonstances même les plus anodines se liguent contre lui. Ces familiarités ne sont pas parodiques : bien loin de dégrader le héros, les détails qui seraient avilissants ne font que souligner le tragique de la situation indigne dans laquelle se trouve un homme de cette «*naissance*» et de cette «*fortune*». Et il y a des moments de détente où la fatalité semble oublier ses victimes, où le lecteur s'amuse, comme les deux héros. Des Grieux ne se donne-t-il pas le plaisir d'une scène agréable en se faisant passer pour le frère de Manon? Manon n'est pas de reste dans l'épisode du prince italien.

Le romancier alla aussi jusqu'à des paradoxes ambigus, comme le sermon sacrilège de des Grieux à l'ami Tiberge, où l'amour pour Manon devient l'équivalent de la sainteté (c'est l'un des passages qui ont contribué à faire condamner le livre au feu quand il parut en France en 1733). Notre époque est particulièrement prête à goûter ce mélange des genres.

En fait, si le roman marque la plus complète déchéance sociale et morale des deux personnages, s'il culmine dans le sacrifice tragique de Manon (l'originalité suprême de Prévost étant d'avoir pris comme héroïne centrale une morte qui, n'existant que par la parole de des Grieux, est vraiment un «*mythe*»), le récit littéraire fait triompher, de plus en plus exalté, un amour sublime, et laisse présager le retour de des Grieux au monde.

Intérêt littéraire

Les «*histoires*» étant des récits oraux qui doivent être brefs et dépouillés, là où le roman traditionnel est noble, là où les Mémoires ont un ton grave car ils relèvent de l'Histoire, elles bénéficient d'un style naturel et familier, voire relâché, ce qui augmente d'ailleurs leur crédibilité.

Dans l'"*Histoire du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut*", l'impression de jaillissement spontané du texte est due à la présence douloureuse du narrateur qui donne toute leur résonance à des phrases toutes simples, comme à un vocabulaire qui l'est tout autant.

Prévost, qui était un polygraphe, élégant certes, mais très verbeux, dut, dans cette «*histoire*», limiter les dimensions de l'ouvrage.

En 1734, dans son journal, *‘‘Le pour et le contre’’*, il vanta le style de son roman : *« Il n’y a ni jargon, ni affectation, ni réflexions sophistiquées : c’est la nature même qui écrit. Qu’un auteur empesé et fardé paraît pitoyable en comparaison ! Celui-ci ne court point après l’esprit, ou plutôt après ce qu’on appelle ainsi. Ce n’est point un style laconiquement constipé, mais un style coulant, plein et expressif. Ce n’est partout que peintures et sentiments, mais des peintures vraies et des sentiments naturels. »* En effet, s’il visa au naturel, il sut s’en tenir à une concision, à une simplicité, qui produisent un accent de vérité. Il écrivit une prose sobre, précise, limpide, mais vive, aérienne, transparente et lumineuse.

Le lexique, s’il est en général simple et sans prétention, est encore marqué par les usages du XVIIIe siècle, comme on le remarque dans ces exemples :

- *« J’avais marqué le temps de mon départ »* : *« J’avais fixé la date »*.
- *« Je me trouvai enflammé tout d’un coup jusqu’au transport »* : *« jusqu’à la plus vive émotion »*.
- *« Faire quelque fond sur »* : *« Accorder quelque confiance à »*.
- *« Voir quelque jour à »* : *« Trouver quelque moyen de »*.
- *« J’échauffai ses mains »* : *« Je les réchauffai »*.
- *« Essuyer toutes les petites recherches qu’elle imagina pour ma parure »* : *« Avoir à supporter »* (mais sans qu’ici cela soit déplaisant).
- *« L’extrémité de mes besoins »* : *« La grande importance »*.
- *« un tempérament raisonnable »* : *« un accommodement raisonnable »*, dirait-on aujourd’hui (surtout au Québec !)
- *« Filer la carte »* : *« Escamoter une carte », « donner une carte différente de celle qu’on devrait donner, et retenir cette dernière pour soi »*.
- *« Mon père balançait »* : *« hésitait »*.
- *« En mesurant ma conduite sur celle des jeunes gens d’un certain monde »* : *« En la comparant à »*.
- *« Une maîtresse ne passe point pour une infamie dans le siècle où nous sommes »* : *« Avoir une maîtresse n’est pas mal vu à notre époque »*.
- *« Explique-moi toutes tes affaires sans déguisement »* : *« franchement »*.
- *« Créatures »* : ce mot employé pour désigner les femmes condamnées à la déportation a bien le sens de *« femme dont on parle sans considération »* qu’il avait à la fin du XVIIIe siècle.
- *« hasards que je ne méprisasse pour lui plaire »* : *« dangers que je suis prêt à affronter »*.
- *« l’exercice de ce lugubre ministère »* : c’est ainsi que des Grioux désigne l’ensevelissement de Manon.

Il emploie l’expression théologique *« délectation victorieuse »*.

On trouve parfois dans les phrases des constructions aujourd’hui incorrectes, comme cette anacoluthie : *« Étant à me promener avec mon ami, qui s’appelait Tiberge, nous vîmes »* - comme *« Mon père balançait s’il achèverait de s’expliquer »*. Mais elles sont souvent emportées d’un beau mouvement : *« À mon réveil, Manon me déclara que, pour passer le jour dans notre appartement, elle ne prétendait pas que j’en eusse l’air plus négligé, et qu’elle voulait que mes cheveux fussent accommodés de ses propres mains. »* Les discussions entre les amants sont rapportées au style indirect, dans de longues périodes qui entassent les subordonnées complétives, chacun essayant de neutraliser l’autre, et d’intégrer ce qu’il a dit à sa propre interprétation des faits : *« Je lui représentai que, s’il n’y avait point de péril pour elle, il y en avait beaucoup pour moi, qui ne manquerais point tôt ou tard d’être reconnu, et qui serais continuellement exposé au malheur que j’avais déjà essuyé. Elle me fit entendre qu’elle aurait du regret à quitter Paris. Je craignais tant de la chagriner, qu’il n’y avait point de hasards que je ne méprisasse pour lui plaire ; cependant nous trouvâmes un tempérament raisonnable, qui fut de louer une maison dans quelque village voisin de Paris, d’où il nous serait aisé d’aller à la ville lorsque le plaisir ou le besoin nous y appellerait »*. Aux paroles rapportées au style indirect peuvent se mêler les commentaires du narrateur : *« C’était malgré elle qu’on l’envoyait au couvent, pour arrêter sans doute son penchant au plaisir, qui s’était déjà déclaré et qui a causé, dans la suite, tous ses malheurs et les miens »*.

Si l'émotion, loin d'être étalée, reste discrète et contenue, si Prévost ne se permit aucune déclamation, si le récit n'est pas abandonné aux impulsions d'une sensibilité ravivée, mais comporte des atténuations, des litotes, des ellipses, il laissa tout de même son personnage éperdu d'amour, fasciné par la beauté de Manon, la célébrer avec emphase, hyperboles, comme la «*maîtresse de [son] cœur*», «*[ma] chère reine*», «*l'idole de [son] cœur*», «*une créature toute charmante, qui eût occupé le premier trône du monde, si tous les hommes eussent eu mes yeux et mon cœur !*», «*cette figure capable de ramener l'univers à l'idolâtrie*», chanter «*les yeux de Manon, ces yeux dont le ciel ouvert n'eût pas détaché les regards de son amant*», déclarer : «*J'aurais donné mille vies pour être seulement un quart d'heure à Paris*» - «*J'aurais sacrifié pour Manon tous les évêchés du monde chrétien*», prétendre qu'à la nouvelle de sa condamnation à la déportation «*Jamais apoplexie violente ne causa d'effet plus subit et plus terrible. Je tombai, avec une palpitation de cœur si douloureuse, qu'à l'instant que je perdis la connaissance je me crus délivré de la vie pour toujours*», se plaindre sans que soient évités les poncifs précieux. Mais on ne peut lui reprocher le pathétique puissant de la scène de la mort de Manon : «*J'ensevelis pour toujours dans le sein de la terre ce qu'elle avait porté de plus parfait et de plus aimable. Je me couchai ensuite sur la fosse, le visage tourné vers le sable, et, fermant les yeux avec le dessein de ne les ouvrir jamais, j'invoquai le secours du ciel et j'attendis la mort avec impatience.*»

L'«*Histoire du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut*» a survécu dans l'oeuvre de Prévost du fait, d'une part, de l'économie des moyens et, d'autre part, de la grâce qui sert les élans sublimes de la passion, qui entretient constamment la noblesse et la pureté du héros. Sur le style, la louange est unanime. Ses contemporains, et, parmi eux, ses ennemis mêmes, reconnurent qu'il est excellent. C'est une des raisons qui font qu'on a mis le roman au rang des chefs-d'œuvre.

Intérêt documentaire

Ce roman, dont la trame essentielle est le déroulement d'un drame amoureux, est cependant fortement inscrit dans le réel. C'est seulement dans ce tome V des «*Mémoires et aventures d'un homme de qualité qui s'est retiré du monde*» que Prévost voulut documenter le lecteur sur les mœurs du temps, et dresser un tableau de la société.

Toutefois, le réel n'est pas décrit pour lui-même, seulement en tant qu'obstacle. L'originalité de Prévost est d'avoir suggéré la force de la passion en lui opposant des éléments de la vie quotidienne, des détails concrets (le compte des dépenses et, en particulier, le coût du logement [ainsi on apprend qu'on peut vivre un mois pour cent cinquante écus dans un appartement meublé et en profitant des services d'une servante], la nécessité du carrosse, du fiacre ou de «*la chaise à deux*» pour circuler décentement dans la capitale, les façons illicites d'obtenir des gains, les escroqueries) et parfois dramatiques ou grotesques (une bougie, une mèche de cheveux, une pièce d'or, une chambre forcée, un pistolet chargé, une culotte oubliée), etc.. Les conditions matérielles entrent dans l'appréhension que des Grieux se fait de l'amour, dans sa tentative pour lui donner une signification. Ce processus d'intégration touche à la trame quotidienne de l'existence, dotant d'une curieuse résonance affective les éléments les plus prosaïques.

La fatalité qui s'exerce contre des Grieux n'a pas sa source seulement dans le caractère de Manon, mais aussi dans la structure de la société où les deux amants sont condamnés à vivre. On voit en Louisiane que leur amour, accepté tant qu'il semble se plier aux conventions, est pourchassé par l'égoïsme des puissants dès qu'il apparaît comme irrégulier.

On a vu qu'une «*histoire*» doit être située à l'époque contemporaine, dans le pays même, dans des lieux précis. Cela se vérifie ici où on a quelques aperçus sur le Paris du début du XVIIIe siècle, et sur les mœurs de l'époque.

L'essentiel du roman se passe à Paris, et Prévost ne devait pas avoir de difficulté à décrire avec exactitude le Paris de sa jeunesse :

- l'auberge où arrive «*le coche d'Arras*» ;
- l'hôtel de T. ;

- le parloir de Saint-Sulpice ;
 - la promenade du Luxembourg ;
 - l'Hôpital général (ou la Salpêtrière, ce nom étant dû au fait que c'était une ancienne fabrique de poudre à canon) ; on l'avait créé pour recevoir les pauvres, les mendiants, les vagabonds, les incurables (un dixième de la population environ) ; ses ressources étaient en grande partie constituées de dons ; le 20 avril 1684, Louis XIV prescrivit d'y ajouter un quartier pour les femmes «d'une débauche et d'une prostitution publique et scandaleuse qui se trouvaient dans la bonne ville de Paris» ; les filles de mœurs légères qui n'appartenaient pas à un théâtre pouvaient y être enfermées, à la discrétion de la police ;
 - Saint-Lazare, qui était à la fois un couvent, un hôpital, une maison de retraite, une prison et une «renfermerie» pour fils de famille coupables d'inconduite, et envoyés en correction par leurs parents ;
 - le Châtelet, qui fut une prison de 1214 à 1802 (date du début de sa démolition), où étaient jugées des causes, et imposées des peines très diverses (de la chambre «à la pistole» au cachot rempli à moitié d'eau, où on ne tenait guère plus de quinze jours) ;
 - le village de Chaillot.
- Ce Paris est donc à la fois menaçant et complice.

Le roman ne manque pas non plus de faire transparaître le clivage des classes sociales. Le marquis de Renoncour est bien désigné comme un «*homme de qualité*», c'est-à-dire un aristocrate, et c'est bien l'esprit de classe qui lui fait considérer le chevalier des Grioux avec bienveillance. Celui-ci est destiné à l'ordre de Malte, plus exactement les Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, ordre fondé en 113 en Palestine pour soigner et protéger les pèlerins qui se rendaient sur le tombeau du Christ, dont les membres, sortes de moines-soldats, faisaient vœu de chasteté, d'obéissance et de pauvreté. Manon, au contraire, est plébéienne, de naissance fort commune, son frère étant un simple soldat. Si des Grioux dérogerait en l'épousant, s'il le faisait sans le consentement paternel, il risquerait l'exhérédation, et elle est flattée dans sa vanité d'avoir un tel amant. D'ailleurs, le jeune homme sait ménager son père, de peur de perdre tous ses avantages sociaux : ce n'est qu'à la Nouvelle-Orléans que les deux amants sont à égalité.

L'époque est celle du début de la Régence, moment de libération des mœurs car, après l'austérité des dernières années du règne de Louis XIV, le premier septembre 1715 s'ouvrit la porte à tous les débordements. Manon est la représentante des courtisanes de cette période, l'univers de la prostitution étant sobrement mais énergiquement évoqué, tandis que la difficulté de des Grioux à construire un sens devient celle de toute cette société qui connut une métamorphose. Le roman restitue, avec une vérité presque gênante parfois, tout un milieu social immoral et corrompu, un monde de fêtards réunissant des gens socialement élevés et des gens du peuple, comme Lescaut, un monde de galants faisant se côtoyer barbons et jeunes. Manon et des Grioux vivent parmi des êtres dénués de principes moraux, et même de tout sens du bien et du mal, qui n'avaient qu'une seule raison de vivre : le plaisir ; et qui, comme le plaisir coûte cher, se procuraient de l'argent par tous les moyens. Mieux qu'aucun autre roman du XVIIIe siècle, l'«*Histoire du chevalier des Grioux et de Manon Lescaut*» fait comprendre le rôle de l'argent dans les relations humaines. Ce milieu était un terrain privilégié de tentations, et des Grioux sut parfaitement se servir de cet argument pour autoriser son inconduite, pour se livrer au jeu qui était une des grandes folies de l'époque : «*Comme il n'y avait rien, après tout, dans le gros de ma conduite, qui pût me déshonorer absolument, du moins en la mesurant sur celle des jeunes gens d'un certain monde, et qu'une maîtresse ne passe point pour une infamie dans le siècle où nous sommes, non plus qu'un peu d'adresse à s'attirer la fortune du jeu, je fis sincèrement à mon père le détail de la vie que j'avais menée. À chaque faute dont je lui faisais l'aveu, j'avais soin de joindre des exemples célèbres, pour en diminuer la honte. Je vis avec une maîtresse, lui disais-je, sans être lié par les cérémonies du mariage : M. le duc de... en entretient deux, aux yeux de tout Paris ; M. de... en a une depuis dix ans, qu'il aime avec une fidélité qu'il n'a jamais eue pour sa femme ; les deux tiers des honnêtes gens de France se font honneur d'en avoir. J'ai usé de quelque supercherie au jeu : M. le marquis de... et le*

comte de... n'ont point d'autres revenus ; M. le prince de R... et M. le duc de... sont les chefs d'une bande de chevaliers du même Ordre.» En effet, même de grands seigneurs tenaient des maisons de jeu, et «*le prince de R.*» serait François II Rakoczi, prince de Transylvanie, qui avait fait fait de l'hôtel de Transylvanie, quai Malaquais, une maison de jeu.

M. de B., avec lequel Manon trompait des Grioux, était un de ces «*fermiers généraux*», un de ces financiers qui, sous l'Ancien Régime, prenaient à ferme le recouvrement des impôts, pouvaient ensuite fixer ceux-ci à leur gré, et ainsi s'enrichir considérablement. M. G... M... pourrait en être un autre, le baron Elizée Gilly de Montaud, qui est mentionné, dans un acte du 1er septembre 1719, comme l'un des directeurs de la Compagnie des Indes, spécialement chargé de la Louisiane, sa position ayant donc pu lui faciliter la procédure sommaire utilisée pour déporter Manon.

M. de T. pourrait être Charles de Trudaine de Montigny, qui était devenu en 1720 prévôt des marchands, et, à ce titre, administrateur de l'Hôpital. Son fils, Daniel-Charles, né en 1703, eut sans doute ses entrées dans l'établissement, d'où l'aide qu'il a pu apporter aux deux amants.

Le "Journal de la Cour et de Paris" du 12 octobre 1733 laissa entendre que le roman faisait «jouer à des gens en place des rôles peu dignes d'eux». Il serait donc un roman à clés, ce qui était bien dans le goût du temps.

Dans cette société, un rapport de complicité et d'hostilité unissant les riches débauchés et les auxiliaires de leurs plaisirs, grouillait tout un fretin de filles entretenues et d'escrocs. Et Manon, petit être gracieux mais amoral et inconscient, en était une qui, par ses escroqueries répétées, tomba sous le droit commun, la plainte conjuguée des deux pères (G... M... et le père du chevalier) suffisant à l'envoyer en Louisiane, chacun pouvant alors, en France, demander la déportation d'un parent gênant ; une lettre de cachet lui eût fait trop d'honneur.

On découvre quelque peu le monde judiciaire pour constater l'emploi arbitraire et inégal des forces de répression par les gens de justice. Des Grioux sort toujours de prison, tandis que Manon est traînée en Louisiane.

Les déportations en Amérique avaient été décidées par Colbert, qui, pour peupler cette colonie, envoya en 1669 en Nouvelle France une centaine d'orphelines tirées de la Salpêtrière. Puis, en 1682, une centaine de prostituées partirent à leur tour (d'où au Québec l'incertitude persistante au sujet des «filles du roi» qu'on y avait envoyées : bonnes filles ou filles de joie?) À partir de 1712, on procéda à des envois massifs en Louisiane (ou «*Mississippi*»), en Guadeloupe, Martinique, Saint-Domingue... .

En ce qui concerne la Louisiane, les envois de «filles» furent surtout nombreux en 1719 et dans les premiers mois de 1720. Les convois partirent tous de La Rochelle, sauf un qui partit du Havre (qu'on appelait autrefois, comme dans le roman, «*Le Havre-de-Grâce*»), le 27 mars 1720. Il était formé de vingt-quatre chariots couverts, transportait cent quarante-quatre captives enchaînées (soit, comme dans le roman, six par voiture !). Un rapport judiciaire indiquait qu'elles étaient embarquées «dénudées de linge» bien que «la plupart n'en aient pas changé depuis Paris». Une trentaine d'archers commandés par un lieutenant de «robe courte» (soit plus courte que la robe ordinaire des magistrats) constituaient l'escorte. Des jeunes gens montés sur plusieurs carrosses accompagnèrent le convoi à sa sortie de Paris. À la première étape, quelques gardes du corps firent évader six femmes, dont Marie-Antoinette Néron, qui devint la maîtresse de Cartouche, et qui, ayant été condamnée le 10 juillet 1722, par le parlement de Paris, à la pendaison, fut exécutée le même mois, alors que Cartouche fut roué vif en place de Grève le 28 novembre 1721.

La plupart de ces captives étaient entrées à La Salpêtrière pour débauches ou ivrognerie, donc par sentence de police ; mais une petite partie était déportée à la requête de leur famille ou de quelque personnage influent. Dans ce cas, il y avait eu enquête et avis du lieutenant de police pour que cette demande soit satisfaite (c'est la procédure adoptée à l'encontre de Manon). À bord, où elles étaient au régime du pain sec et de l'eau, les officiers et les matelots étaient tenus de ne pas les fréquenter. Quand elles étaient parvenues à leur lieu de destination, on les enfermait dans une maison où, trois fois par semaine, des hommes entraînaient, suivant un ordre fixé, pour faire leur choix qu'un mariage célébré le lendemain rendait définitif. On en mariait souvent trente à quarante à la fois.

On lit, dans le "*Journal de la Régence*" de Jean Buvat :

- à la date du 14 août 1719 : «On tira des hôpitaux de Bicêtre et de la Salpêtrière cinq cents jeunes gens des deux sexes pour les embarquer à la Rochelle et les transporter au Mississippi. Les filles étaient dans des charrettes et les garçons allaient à pied, avec une escorte de trente-deux archers.»

- en septembre : «On apprit aussi de la Rochelle que les cent cinquante filles qu'on y avait envoyées de Paris pour être transportées au Mississippi s'étaient jetées comme des furies sur les archers, leur arrachant les cheveux, les mordant et leur donnant des coups de poing, ce qui avait obligé les archers de tirer leurs fusils sur ces pauvres créatures, dont six avaient été tuées et douze blessées; ce qui avait intimidé les autres de telle sorte qu'elles se laissèrent embarquer.»

Jean Buvat indiqua encore que les autorités parisiennes avaient offert la possibilité à cent quatre-vingts filles ramassées sur le pavé de Paris de se choisir un époux parmi les hommes de la prison. «Après laquelle cérémonie, on les fit partir liés d'une petite chaîne deux à deux, le mari avec la femme, suivis de trois charrettes chargées de leur hardes, et pour les soulager de temps en temps, ou pour voiturer ceux ou celles qui se trouveraient malades en chemin, escortés par vingt archers, pour les conduire à la Rochelle et de là être transportées au Mississippi, dans l'espérance d'une meilleure fortune.»

Si l'histoire de des Grieux est celle de Prévost, ce serait donc bien en ce temps-là qu'il la vécut, et les détails qu'il donne au sujet des «filles» destinées à la Louisiane sont exacts : on dirait que le romancier, qui n'était pas alors bénédictin, a pu être le témoin de ces scènes dont il évoque l'émouvant tableau. On voit combien il a respecté, souci rare à son époque, la vérité historique de son temps.

Cependant (et pour cause !) quand l'action se transporte en Amérique, s'il était informé des conditions dans lesquelles dut se faire le voyage de ses héros, sur le pays il ne s'est permis aucune notation vraiment exotique. Pour l'évoquer, il put s'appuyer sur des articles qui furent écrits pour attirer des colons en Louisiane, et notamment celui qui parut dans "Le nouveau Mercure" en janvier 1720. De ce fait, il était bien renseigné sur les pouvoirs du gouverneur, sur la vie des colons, sur leurs pauvres installations Mais il ne put évoquer le paysage qu'avec une extrême discrétion (la fin se passe dans «une vaste plaine» où il n'y a pas «un arbre pour [se] mettre à couvert» : «c'était une campagne couverte de sable»). Cependant, il a suscité en Louisiane une légende : on montre, aujourd'hui encore, près du lac Pontchartrain, «le tombeau de Manon».

Le roman est donc aussi un roman de mœurs, jouant à cet égard le rôle qu'allaient jouer "Les liaisons dangereuses" pour la fin du XVIIIe siècle. Et cela même si Prévost n'a pas voulu faire la peinture de la société ou du cadre, n'a pas recherché le pittoresque, ne donna que le minimum de couleur locale, afin que le lecteur n'oublie pas l'objectif essentiel : la peinture des caractères et d'une passion.

Intérêt psychologique

La valeur humaine de l'"Histoire du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut" est indéniable. Prévost y poursuit, à travers ces deux personnages, son exploration du labyrinthe du coeur humain, des mystères de la passion amoureuse.

Cependant, parmi les personnages secondaires, dont la plupart ne sont que des fantoches servant de moteur à l'action, se détachent Tiberge et Lescaut dont Prévost avait sans doute trouvé les modèles dans sa vie de caserne et de couvent.

Au sujet de Tiberge, en 1731, La Barre de Beaumarchais félicita Prévost : «Tout ce qu'il y a de plus sublime, de plus divin, de plus attendrissant dans la véritable piété et dans une amitié sincère et sage, il l'a mis en œuvre pour bien peindre la bonté, la générosité de Tiberge». En 1734, dans son journal, "Le pour et le contre", l'auteur le présenta ainsi : «Au reste le caractère de Tiberge, ce vertueux ecclésiastique, ami du Chevalier, est admirable. C'est un homme sage, plein de religion et de piété ; un ami tendre et généreux ; un cœur toujours compatissant aux faiblesses de son ami. Que la piété est aimable lorsqu'elle est unie à un si beau naturel !» En effet, ce personnage, qui sert de pendant au

chevalier dont il est une sorte de double, est un homme assez austère qui incarne de hautes valeurs : conscience, devoir, piété... Mais, ami et véritable ange gardien, aussi parfait ami que des Grioux peut se montrer parfait amant, il montre pour lui un dévouement sans fin, et, maintes fois au long du roman, vient à son aide, lui donnant de l'argent à plusieurs occasions, partant pour la Louisiane à son tour afin encore de lui porter secours. Son dévouement, plus beau de la part d'un ami que de la part d'un amant, est pourtant lucide : il est déchiré entre son amitié et ses principes. Il veut sauver son ami de Manon, qu'il juge pernicieuse. Il pourrait rompre la chaîne du malheur ; mais soit il n'est pas écouté (des Grioux l'utilise seulement pour assouvir sa passion), soit il est absent (à la fin du roman). On a supposé qu'il pourrait avoir été Prévost lui-même qui aurait ainsi exposé et opposé, dans Tiberge et dans des Grioux, les deux impulsions et, si l'on veut, les deux êtres qui se combattaient en lui. S'oppose au bon prêtre ce soldat inquiétant qu'est Lescaut, le frère de Manon et son âme damnée. Noceur, bretteur, tricheur, il est surtout un souteneur, qui, parlant de sa sœur, disait à des Grioux, comme une chose toute naturelle : *« Une fille comme elle devrait nous entretenir, vous, elle et moi. »*

Manon

Comme elle n'existe qu'à travers ce que le narrateur, des Grioux, dit d'elle, son mystère tient à cette image qu'il se fait d'elle, et qu'il veut bien en donner.

Elle est avant tout très jeune : elle n'a que quinze ou seize ans. Pas plus que les autres personnages du roman, elle n'est décrite sur le plan physique (ce qui est assez inhabituel dans des romans d'amour). Elle serait dotée d'une beauté que des Grioux célèbre, mais qui n'est jamais précisée, Prévost s'étant bien gardé de faire d'elle un personnage en pied : est-elle grande ou petite? blonde ou brune? On ne connaît d'elle que son «air», son «apparence», comme si elle était désincarnée, ou comme si le chevalier ne pouvait plus nous parler de ses attraits physiques de manière précise, la mort planant sur elle depuis le début du récit, faisant d'elle une absente alors qu'elle constitue la figure centrale du livre. Peut-être Prévost a-t-il imaginé ce moyen pour nous laisser plus librement penser à la figure de notre choix?

Son passé reste mystérieux. Sa famille s'était débarrassée d'elle promptement en l'envoyant au couvent, mais ne s'occupa plus de son sort par la suite, ne donna plus signe de vie, alors qu'une intervention de sa part aurait suffi à la sauver de la déportation. Elle semble sortir du peuple, ce qui expliquerait cette angoisse de manquer d'argent qui lui gâcherait tout si elle ne faisait pas le nécessaire avec son corps pour la calmer, ce que Michelet allait lui reprocher : *« Elle parle lourdement des besoins de la vie, des pièges qu'elle va tendre, de ses filets. Elle badine désagréablement sur les méprises de la faim : "Je rendrai quelque jour le dernier soupir en croyant en pousser un d'amour", etc... »* Mais on constate qu'elle répond à des Grioux *« en ajustant à sa pensée deux vers de Racine : "Moi ! vous me soupçonnez de cette perfidie? Moi ! je pourrais souffrir un visage odieux, Qui rappelle toujours l'Hôpital à mes yeux?" »*

On lit : *« On l'envoyait au couvent, pour arrêter sans doute son penchant au plaisir »,* qui aurait effrayé sa famille, mais n'est toutefois pas défini. C'est qu'elle demeure énigmatique, essentiellement ambiguë. C'est bien ce qu'avait voulu Prévost qui, en 1734, dans son journal, *« Le pour et le contre »,* la présenta ainsi : *« Elle connaît la vertu, elle la goûte même et cependant elle commet les actions les plus indignes. Elle aime le chevalier des Grioux avec une passion extrême ; cependant le désir qu'elle a de vivre dans l'abondance et de briller, lui fait trahir ses sentiments pour le chevalier, auquel elle préfère un riche financier. Quel art n'a-t-il pas fallu pour intéresser le lecteur, et lui inspirer de la compassion, par rapport aux funestes disgrâces qui arrivent à cette fille corrompue ! »* Et des Grioux constate : *« Elle aimait trop l'abondance et les plaisirs pour me les sacrifier ».*

Est-elle simplement frivole et dépensière ou est-elle, toute naturelle et livrée à ses instincts, soumise à son corps, en proie au démon de la chair? Comme le roman était encore soumis à la discrétion en matière sexuelle qui s'imposait autrefois, comme les contacts physiques sont très peu évoqués, les quelques indications physiques qui parsèment le livre étant les mêmes du vivant de Manon comme lors de sa mort : les yeux, les mains, la voix..., on ne peut le savoir. Mais des Grioux a souvent l'impression d'être face à un animal aux réactions incompréhensibles. Et, de façon générale, on ne peut que s'interroger sur la personnalité de la jeune fille, qui est énigmatique. Dans le texte même, tout le monde a son idée sur elle ou s'interroge sur elle. Si, au marquis de Renoncour, dès la première

rencontre, «*sa vue inspira du respect et de la pitié*», si tout ce qu'elle fait nous est présenté par un des Grioux amoureux, si nombreux sont ceux qui sont touchés par elle qui est belle, charmante, aimable, si le gardien à la prison de l'hôpital est prêt à tous les risques pour la faire évader, Prévost, qui avait du métier, a su ménager ensuite à chaque instant des ouvertures au soupçon. Et les commentateurs de renchérir : «Sphinx étonnant» a dit d'elle Alfred de Musset ; Sainte-Beuve l'a appelée «cette fille incompréhensible» ; André Thérive l'a déclarée «inintelligible». Est-elle bonne ou mauvaise? Ne fait-elle pas qu'obéir à son instinct secret et accomplir comme sa fonction naturelle, faisant penser à celle à qui Juliette Gréco prêtait sa voix :

«Je suis comme je suis
Je suis faite comme ça». (Jacques Prévert).

Son caractère est difficile à cerner, son ambiguïté est fondamentale, d'autant plus que seule nous est donnée la version de des Grioux, et de manière posthume.

Il indique dès le début, alors qu'il vient de la voir pour la première fois, qu'en matière de sentiments, «*elle était bien plus expérimentée que [lui]*». Bien vite, elle intrigue et inquiète, car elle apparaît dénuée de tout sens moral, d'une ardeur pour l'or inouïe, dominée par son goût inexpugnable du luxe et des plaisirs. Elle préfère les partager avec des Grioux tant qu'il a de l'argent, se montrant alors tendre. Que l'argent vienne à manquer à son amant, elle va chercher le luxe et les plaisirs ailleurs, toute disposée toutefois à revenir à lui dès qu'il dispose de nouveau de cet argent qui seul les rend possibles. Ce n'est donc pas l'argent qu'elle aime, mais ce qu'il peut procurer. Et le malheureux amant en a parfaitement conscience : «*Je connaissais Manon ; je n'avais déjà que trop éprouvé que, quelque fidèle et quelque attachée qu'elle me fût dans la bonne fortune, il ne fallait pas compter sur elle dans la misère. Elle aimait trop l'abondance et les plaisirs pour me les sacrifier.*» Il sait qu'il ne peut réformer celle qu'il aime, car elle cède constamment. Il ne peut que s'écrier : «*Perfide Manon ! Ah ! perfide ! perfide !*» - «*infidèle et parjure Manon [...], fille ingrate et sans foi*».

Comme elle est prête à toute trahison, parce que seule la jouissance de l'instant présent compte pour elle, son goût du luxe et des plaisirs entraîne la ruine du couple car plusieurs fois elle abandonne des Grioux, le trompe, sans malice et sans regret, ses trahisons lui paraissant de mauvaises farces qui l'amuse beaucoup : n'alla-t-elle jusqu'à lui envoyer une fille «*pour le désennuyer*», tenir sa place au lit? Elle obéissait ainsi à son instinct secret, et accomplissait comme sa fonction naturelle, recourant à des artifices (mensonge, improvisations théâtrales...), déployant une habileté consommée dans l'art de la séduction, que le narrateur nous rapporte pour nous montrer la duplicité innocente de son caractère.

Alors qu'on est sûr que c'est l'amour qui mène des Grioux, qui saurait dire si, avant l'épreuve, sauf peut-être dans les premiers jours de leur union, elle l'a vraiment aimé? Si elle l'aime, c'est à sa façon avant tout sensuelle, en étant en même temps infidèle et tendre, en ne pouvant concilier les attentes sentimentales de son amant («*la fidélité que je souhaite de vous est celle du cœur*») avec ce qu'elle peut socialement et matériellement faire. Elle ne comprend pas plus des Grioux que des Grioux ne la comprend car lui ressent un amour-passion exclusif, tandis qu'elle ne connaît que le goût affectueux et tendre pour un autre, auquel on s'abandonne quand les autres besoins sont assurés. En fait, les deux amants ne sont pas sur la même longueur d'onde. Surtout, elle l'aime moins que le luxe. Aussi peut-on se demander si elle n'est pas délibérément une femme vénale, une «fille», une courtisane, une prostituée, la «catin» que voyait en elle Montesquieu, en tout cas une femme entretenue qui vend ses faveurs au plus offrant, même si elle essaie, pour complaire à son amant, de toucher le prix sans livrer la marchandise, qui est habile à «plumer» les vieux messieurs et les fils de famille? Maupassant, un connaisseur en la matière, l'a ainsi épinglée : «*Voici Manon Lescaut, plus vraiment femme que toutes les autres, naïvement rouée, perfide, aimante, troublante, spirituelle, redoutable et charmante. En cette figure si pleine de séduction et d'instinctive perfidie, l'écrivain semble avoir incarné tout ce qu'il y a de plus gentil, de plus entraînant, et de plus infâme dans l'être féminin.*»

Sans adhérer à ce que ce jugement a de misogynie dans sa généralisation, il faut reconnaître qu'avec son imprévoyance, son goût de l'amour sans histoire, Manon appartient donc à un type bien connu, celui de la «petite femme», de la grisette, de la cocotte, de la poule, de ce que Balzac allait appeler la «lorette», c'est-à-dire une jeune femme faite, plus que de sensualité et de licence, avant tout de

légèreté puérile, de frivolité, d'indocilité, d'esprit et même de roquerie, qui lui donnent ce charme qui fait qu'en dépit de ses tares morales on croit à son innocence, et on en va jusqu'à l'admirer. Si Montesquieu vit en elle une «catin», on peut estimer qu'elle conserve sa pureté.

Pour des Grioux, «*elle est légère et imprudente, mais elle est droite et sincère*». Ne l'est-elle pas au début quand «*elle ne prévoyait que trop qu'elle allait être malheureuse, mais que c'était apparemment la volonté du ciel, puisqu'il ne lui laissait nul moyen de l'éviter*»? ne voulait-elle pas susciter la pitié du jeune homme? Déjà, elle se livrait au mensonge : elle prétendait qu'il était impossible de différer son entrée au couvent. Les mille écus dont elle dispose sont bien étranges : comment se trouvent-ils en sa possession? Alors qu'elle nous est présentée par un homme tout à sa dévotion, sa rouerie et ses mauvais penchants sont évidents dès cette première rencontre. Elle se révèle tout à fait indigne de l'ardente passion qu'il lui voue, et que, d'une façon très cynique, elle trahit avec des rivaux. Il lui est impossible de concilier les attentes sentimentales de son amant avec ce qu'elle peut socialement et matériellement faire.

Aux jours d'épreuve, elle qui a mérité le traitement qui lui est imposé, connaît le découragement : «*Hélas ! une vie si malheureuse mérite-t-elle le soin que nous en prenons*», se plaint-elle avant de partir en Louisiane. Mais, émue par le dévouement de son amant, il semble qu'elle l'aime enfin vraiment d'amour, qu'elle est touchée et conquise, enfin métamorphosée, qu'elle pourrait à présent l'aimer d'un amour exclusif, qu'elle partage sa passion, qu'elle supporte pour cela courageusement la prison, les chaînes et la vie en Amérique (même le désert) où elle a enfin changé ; il semble qu'en dernier recours elle préfère les dangers de la fuite avec lui plutôt qu'un mariage avantageux avec le neveu du gouverneur. À moins que cette conversion soit encore opportuniste : elle, qui «*n'était plus rien*», à qui l'argent manquait, à qui tout était retiré puisqu'elle n'était plus exposée aux tentations des fermiers généraux n'avait alors plus que son amant, et, dans cette décantation dernière, l'amour seul était resté. Mais qui le sait? Et c'est lorsque les deux amants sont revenus à la vertu, se sentent le cœur enfin calme, et songent à se réconcilier avec la religion, c'est alors que tombe sur eux le «châtiment du ciel» : Manon meurt sans livrer à des Grioux son secret, sans doute parce qu'elle était aussi demeurée opaque à Prévost lui-même.

N'est-ce pas l'amour que des Grioux lui porte, et qui soutient son récit, qui la transforme en grande amoureuse et en martyre, ce qu'elle n'est certainement pas? Mais on ne peut manquer d'être frappé par l'injustice de son sort, par cette mise à mort finale ; il n'y a pas de proportion entre son insouciance, son absence de malice et de sentiment du péché, son absence à elle-même, étrangère à son drame, mais sujet de ce drame, et un châtement aussi sévère.

Sur elle se noue le paradoxe du roman : son amant, pour la faire entrer dans son pathétique récit et conférer à leur amour une dimension tragique, doit invoquer tout ce qui dans son comportement et son caractère a suscité le malheur, et qui révèle son indignité, et exclut toute héroïsation : sa légèreté, ses escroqueries, sa ronde de courtisane, sa déportation. Elle n'est donc tragique qu'autant qu'elle ne l'est pas. Elle est tragique non pas du fait d'une passion insurmontable, mais parce qu'elle marche aveuglément vers une destinée malheureuse qu'elle n'a pas choisie, qu'elle se trouve affrontée à un malheur qui n'était pas fait pour elle. À la fois femme fatale et victime, elle est infiniment fascinante pour le lecteur masculin (car il faut remarquer qu'elle n'est guère jugée que par des hommes) : l'allumeuse, la tentatrice, l'adorable menteuse, la croqueuse de diamants, la femme fatale, ou la petite martyre d'une société barbare sont bien à leur manière des créations du désir masculin. La vox populi, en intitulant le roman «*Manon Lescaut*», a bien privilégié l'héroïne, alors qu'elle n'est pas du tout héroïque, qu'elle n'est qu'un obscur objet du désir, qu'elle figure au cœur du récit du chevalier comme un mystère. Elle est devenue quasiment mythique : moins une femme, elle est la Femme, d'autant plus réduite à son essence qu'elle n'existe pas charnellement mais seulement dans la mémoire du narrateur, comme dans celle du lecteur qu'elle continue de hanter.

Des Grioux est le personnage dont Prévost a bien fait le héros de son roman, qui est son histoire à lui. C'est dans son âme que nous lisons, c'est là que se passe le drame. De plus, il en est le narrateur. Nous n'avons donc que son point de vue. Le récit est entièrement soumis à sa voix et à ses états d'âme. Il est donc en fait le seul vrai personnage.

Dans son "Avis de l'auteur", Prévost a défini des Grieux comme « *un jeune aveugle, qui refuse d'être heureux, pour se précipiter volontairement dans les dernières infortunes ; qui, avec toutes les qualités dont se forme le plus brillant mérite, préfère, par choix, une vie obscure et vagabonde à tous les avantages de la fortune et de la nature ; qui prévoit ses malheurs, sans vouloir les éviter ; qui les sent et qui en est accablé, sans profiter des remèdes qu'on lui offre sans cesse et qui peuvent à tous moments les finir ; enfin un caractère ambigu, un mélange de vertus et de vices, un contraste perpétuel de bons sentiments et d'actions mauvaises.* »

En 1734, dans son journal, "Le pour et le contre", il le présenta comme « *un jeune homme avec des qualités brillantes et infiniment aimables, qui, entraîné par une folle passion pour une jeune fille qui lui plaît, préfère une vie libertine et vagabonde à tous les avantages que ses talents et sa condition pouvaient lui promettre ; un malheureux esclave de l'amour, qui prévoit ses malheurs sans avoir la force de prendre quelques mesures pour les éviter, qui les sent vivement, qui y est plongé, et qui néglige les moyens de se procurer un état plus heureux ; enfin, un jeune vicieux et vertueux tout ensemble, pensant bien et agissant mal, aimable par ses sentiments, détestable par ses actions. Voilà un caractère bien singulier.* »

C'est, doté d'une physionomie avenante qu'il sait à point nommé nous rappeler, un tout jeune homme, à peine plus âgé que Manon. Presque frère et soeur, ils n'envisagent pas toujours les conséquences de leurs actes, et sont parfois étonnés eux-mêmes de ce qu'ils ont fait : « *Nous nous trouvâmes époux sans y avoir fait réflexion* ». Et il a la fougue de la jeunesse.

Il est de naissance noble, et son sang bout d'une belle énergie : « *J'ai éprouvé [...] que rien n'est plus capable d'inspirer du courage à une femme que l'intrépidité d'un homme qu'elle aime.* » Il revendique le sens aristocratique de l'honneur que, d'ailleurs, son père invoque contre lui. Il l'a destiné à l'ordre de Malte, lui a fait donner une éducation austère, qui l'a rendu studieux, doux, tranquille, qui a étouffé un tempérament sensuel et exalté qui réapparaît à cause de Manon. De plus, comme il vient d'achever ses études de philosophie, il a le sens religieux de la faute. Mais, ayant acquis ce qu'il appelle lui-même, non sans une pointe d'ironie, cette « *éloquence scolastique* » qui lui a permis de convaincre Manon de le suivre, appliquant les principes de la casuistique jésuitique la plus habile, il n'hésite pas, devant Tiberge effaré, à comparer sa passion à une véritable ascèse ; il distingue l'intention de l'acte, ce que lui reproche son ami. Pure à l'origine, l'intention se voit pervertie dans sa réalisation par les caprices du destin. Dans ces conditions, les protestations d'innocence peuvent accompagner le récit des pires crapuleries : « *Quel sort pour une créature si charmante ! Ciel, comment traitez-vous avec tant de rigueur le plus parfait de vos ouvrages ? Pourquoi ne sommes-nous pas nés, l'un et l'autre, avec des qualités conformes à notre misère ? Nous avons reçu de l'esprit, du goût, des sentiments. Hélas ! quel triste usage en faisons-nous, tandis que tant d'âmes basses et dignes de notre sort jouissent de toutes les faveurs de la fortune !* » Il justifie aussi de la même façon son intention de profiter de richesses qu'il estime injustement dévolues aux autres.

Son éducation a fait de ce garçon naïf et exalté un beau parleur qui sait convaincre Manon de le suivre grâce encore à son « *éloquence scolastique* », qui peut habilement dérouler le récit qu'il fait à l'« *homme de qualité* », qui peut vanter la beauté de Manon, faire d'elle l'image même de l'Amour, ce qui devient vite une excuse suffisante : « *Je vous ferai voir, s'il se peut, ma maîtresse, et vous jugerez si elle mérite que je fasse cette démarche pour elle* », promet-il à Tiberge, sans douter que l'ami vertueux succombe lui aussi, son amitié pour celui-ci entrant en compétition avec son amour pour Manon qui représente pour lui le bonheur, jusqu'à ce qu'il fasse de l'ami un expédient pour atteindre ce bonheur.

Le récit permet de suivre le déroulement de la passion :

- Dès la première rencontre où il connaît un coup de foudre, où il ne se contrôle même plus et devient spectateur d'une métamorphose où il est comme ensorcelé, en proie à « *l'exécrable folie* », à une passion impétueuse, comme atteint d'une sorte de mal sacré ; d'où la transformation de sa personnalité, sa rupture avec ses goûts, sa famille et son passé. Il évoque de façon saisissante l'élan qui les pousse l'un vers l'autre et la passion qui le transforme aussitôt, qui bouleverse sa vie en l'asservissant entièrement à l'empire qu'exerçait sur lui cette femme dont il allait être l'esclave sa vie durant.

- Dès lors, il n'est qu'amour, animé d'un amour rare parmi les hommes et qui jamais ne se dément, même s'il est honteux de lui-même. Il est victime d'une telle passion qu'il peut être considéré à la fois avec terreur et avec envie, bénéficiant de ce fait d'une sympathie qui peut aller jusqu'à l'admiration.
- Après sa première trahison, son mépris pour la volage Manon ne détruit pas cet amour qui est plus fort que tout : *«Elle me tient lieu de gloire, de bonheur et de fortune»*. Il reconnaît *«la honte et l'indignité de [ses] chaînes»*, mots qu'il emploie en se référant à la vieille éthique de la gloire, que, sous nos yeux, il remplace par celle du sentiment.
- Dès lors qu'il connaît la passion amoureuse, il en est prisonnier, et ne pourra plus lui échapper, Sont vains ses efforts pour l'annihiler (par exemple lorsque, voulant redevenir studieux, doux, tranquille, il entreprend des études à Saint-Sulpice), car, pour lui, elle garde son charme en dépit de ses tares morales. Il est trahi par lui-même, car il ne se connaît pas vraiment (on s'en aperçoit, par exemple, lors de la rencontre au parloir).
- Il ne peut que courir après Manon, car il ne peut vivre sans elle, n'a au cœur qu'un désir : la posséder, et, pour la posséder, lui complaire en tout, c'est-à-dire lui procurer l'aisance et, par l'aisance, les plaisirs qui lui sont nécessaires, et les lui procurer par n'importe quels moyens. Il subit la contagion à laquelle elle le soumet, et nous assistons à sa déchéance progressive, d'autant plus terrible qu'elle est consciente. Sa clairvoyance se manifeste, par exemple, dans ces simples raccourcis : *«Manon était passionnée pour les plaisirs ; je l'étais pour elle»* - *«Je connaissais Manon ; je n'avais déjà que trop éprouvé que, quelque fidèle et quelque attachée qu'elle me fût dans la bonne fortune, il ne fallait pas compter sur elle dans la misère»*.
- Pour elle, il abandonne tout, son brillant avenir, sa réputation, l'appui de sa famille, ses amis, sa liberté, son estime même pour Manon, son propre honneur, son bonheur, et jusqu'au soulagement qu'il aurait trouvé à mourir de désespoir : *«Ma mort n'eût été utile qu'à moi, Manon avait besoin de ma vie pour la délivrer, pour la secourir, pour la venger»*. Il ne peut plus reculer. Il trahit Tiberge, son ami, auquel, bien qu'il sache intellectuellement, raisonnablement, qu'il doit cesser d'aimer Manon, il avoue : *«Je reconnais ma misère et ma faiblesse. Hélas ! oui, c'est mon devoir d'agir comme je raisonne ! Mais l'action est-elle en mon pouvoir?»* Il déshonore son père. Mais, plus il se dégrade socialement et, selon le jugement commun, moralement, plus son amour s'approfondit.
- Lui qui n'a rien d'un cynique ou d'un révolté, qui ne cherche qu'à se concilier les autorités, qui respecte l'ordre social où sont liées autorités civiles et autorités religieuses, famille et police, sous l'emprise de cette passion qu'il lui faut à tout prix assouvir, s'oppose à la société qui lui refuse son amour ; d'où son conflit avec son père, homme noble et intraitable, qui l'amène, fils déshérité, à reconstituer une sorte de cellule familiale avec Manon, à la fois amante et soeur ; à s'attaquer violemment à une autre figure de père, ridicule cette fois, M. de G... M... : *«Quand j'aurais eu une prison éternelle, ou la mort même présente à mes yeux, je n'aurais pas été le maître de mon transport à cette affreuse nouvelle. Je me jetai sur lui avec une si furieuse rage que j'en perdis la moitié de mes forces. J'en eus assez néanmoins pour le renverser et pour le prendre à la gorge.»*
- Son amour finit par l'isoler de la société à laquelle il appartenait, et le conduit aux pires bassesses, car, dupé par celle qu'il aime, il se met à duper les autres, à tromper sa famille, à exploiter ses amis comme Tiberge ou M. de T., à tricher au jeu, à enfreindre la loi et l'honneur, à se compromettre avec la prostitution, le vol, le meurtre (dont il se disculpe, prétendant qu'il fut commis dans un cas où la nécessité le justifie pour sauver, non sa vie, mais un bien tout aussi précieux : sa liberté), à aller ainsi de déchéance en déchéance, à être non seulement malheureux, mais déshonoré, tout cela pour Manon. Il agit toujours sous la pression des événements, n'a jamais le choix, se conduit, dit le lieutenant général de police, avec *«plus d'imprudence et de légèreté que de malice»*.
- Faisant preuve d'un dévouement qu'on peut appeler sublime, son amour s'épurant jusqu'à devenir une charité rayonnante, il accompagne Manon dans sa condamnation, sa dégradation, sa persécution. Cet amour, vécu comme un absolu, pourrait donc être satisfait en Louisiane (*«Ô Dieu ! m'écriai-je, je ne vous demande plus rien ; je suis assuré du cœur de Manon, il est tel que je l'ai souhaité pour être heureux. Je ne puis plus cesser de l'être à présent. Voilà ma félicité bien établie»*), mais, jusqu'au bout, il se la voit disputer.
- Alors que les deux amants sont revenus à la vertu, se sentent le cœur enfin calme, et songent à se réconcilier avec la religion, tombe sur eux le «châtiment du ciel» : la mort de Manon. Elle le condamne

à une perpétuelle douleur : *«Mon âme ne suivit pas la sienne. Le Ciel ne me trouva point, sans doute, assez rigoureusement puni. Il a voulu que j'aie traîné, depuis, une vie languissante et misérable. Je renonce volontairement à la mener jamais plus heureuse.»* Se retrouvant finalement seul, abandonné et sans ressources, il passera le reste de sa vie à la pleurer : *«Se trouvera-t-il quelqu'un qui accuse mes plaintes d'injustice, si je gémissais de la rigueur du ciel à rejeter un dessein que je n'avais formé que pour lui plaire? Hélas, que dis-je, à le rejeter? Il l'a puni comme un crime. Il m'avait souffert avec patience tandis que je marchais aveuglément dans la route du vice ; et ses plus rudes châtiments m'étaient réservés lorsque je commençais à retourner à la vertu».*

C'est alors qu'il fit, en quelques heures, au narrateur, le récit véhément de sa passion malheureuse pour l'insaisissable Manon.

Est-il délivré pour autant? Il se sent coupable des fautes que lui a fait commettre son amour pour elle. Sa passion, soumise à la fatalité, est aussi condamnée par la fatalité : la mort de Manon a pour conséquence sa mort à lui, psychologique et presque physique.

Que deviendra-t-il? Ne se vouera-t-il pas, définitivement cette fois, à la vie religieuse, comme sembla le dire le texte de 1731, en cachant, sous une robe de moine, un cœur où, sous la cendre, continuera de couver un brasier que rien ne saurait refroidir? Ou, comme l'annonça le texte de 1753, sera-t-il un honnête homme dans le monde, vivant dans le joli village de Chaillot qui a dû lui laisser tant de souvenirs et si mêlés, abriter de nouvelles et moins dramatiques amours? Peu importe : il continue de vivre, et ce n'est pas la leçon la moins obscure de son destin. Ainsi, même l'œuvre la plus achevée de Prévost, la mieux refermée sur elle-même, s'ouvre, échappe, laisse une question en suspens.

Ce récit a posteriori, conduit avec vivacité et adresse, est une confession où des Grieux a une vue générale de son histoire, où il devrait pouvoir se juger. Effectivement, il éprouve à certains détails une honte rétrospective (*«Le dirai-je à ma honte?» - «Je dois le confesser à ma honte»*) et des remords : *«Combien je devrais verser de larmes en songeant...»*. Mais il ne verse vraiment de larmes que sur son malheur d'avoir perdu Manon ; il accepte alors l'excuse qu'il servait naguère à son père et à Tiberge (*«Donnez-moi un amant qui n'entre point aveuglément dans tous les caprices d'une maîtresse adorée, et je conviendrai que j'eus tort de céder si facilement»*). Et, narrateur habile, comédien et sermonnaire, expert en rhétorique et en mauvaise foi, dans ce récit, qui est pour lui un moyen de retenir le passé, mais aussi de lui donner forme et sens, il se livre à la fois à une célébration et à un plaidoyer.

En effet, le récit est d'abord un plaidoyer subtil où, s'il reste lucide, si, se rappelant la bonne éducation qu'il a reçue, il a le sentiment et de sa servitude et de son innocence, s'il se rend compte de sa déchéance (il avoue avoir joué à Saint-Lazare *«un personnage d'hypocrite»*), s'il a la conscience très nette d'une sorte de signe électif mis sur sa sensibilité, s'il verse fréquemment des larmes, s'il se montre repentant tout au long de son récit, s'il exprime ses remords, s'il est convaincu de l'injustice tragique de sa destinée, s'il accuse le ciel seul qui lui refusait tout secours, il reste qu'il se met en valeur par son drame, car la grande passion peut être le travestissement d'un narcissisme impénitent. Lui qui a survécu veut garder jusqu'à la fin et au-delà de la fin le beau rôle. Comme Prévost qui formula ses vœux avec, selon lui, *«toutes les restrictions intérieures qui pouvaient l'autoriser à les rompre»*, des Grieux n'est jamais en peine d'une excuse, d'une tergiversation, d'un ergotage, pour se disculper et refuser de regarder sa vérité en face. Il s'absout de ses fautes, en invoquant cette passion dévorante, seule responsable selon lui. Il accuse de son malheur *«un tour bizarre de mon sort»* ou son *«mauvais génie»*, et non son imprudence et sa folie. Par-delà le deuil, pour donner à leur amour une dimension tragique, il invoque tout ce qui dans le comportement et le caractère de Manon a suscité le malheur, et qui révèle son indignité et exclut toute héroïsation. D'ailleurs, ses remords et ses regrets pour ses faiblesses coupables s'atténuent au cours de sa confession au point que la version primitive du dénouement, qui faisait intervenir la grâce sans presque aucun témoignage de repentir, était scandaleuse. Il proteste de son innocence au moment où nous inclinions le plus à le juger coupable ; il pose en victime tragique ; il montre comment, soumis à cet amour vécu comme un absolu, il lui a tout sacrifié, comment il a été obligé de subir les conséquences des infidélités de Manon et de sa recherche étourdie des plaisirs et de l'argent. Homme sensible, que la passion a transformé pour dévoiler sa vraie nature impulsive, pour épanouir totalement sa sensualité, il ne peut

pas se condamner. Le meilleur de lui-même est dans ses sentiments, non dans sa volonté ou son devoir. Se confesser, c'est pour lui reconnaître ce qu'il a ressenti, et le sentiment a non seulement une force irrésistible d'attraction sur la volonté, mais une vérité d'évidence aux yeux de l'esprit. Il ne peut pas prendre parti contre lui-même. Et il se prétend rentré dans les voies de l'honneur. On est enclin à hésiter sur ce qui l'emporte de son aveuglement ou de sa roublardise pour mettre en valeur les bonnes raisons que nous aurions de le disculper. et, de ce fait, il nous entraîne malgré nous dans l'adhésion complice. De façon plus ou moins consciente, il instruit son propre procès de manière à nous fournir de quoi tout excuser de ses dérives. De la sincérité visible du récit naît la séduction de celui de des Grieux alors que tout lui donne tort, sa folie, sa liaison avec une femme légère, ses tricheries, ses vols, son crime. Aussi peut-on voir en lui l'un des premiers de ces héros romantiques qui, les yeux fermés, suivent leur amour, que leurs passions entraînent et qui, comme Hernani, se définissent comme des forces qui vont, mais qui ne savent ni jusqu'à quel terme, ni par quels chemins il leur faudra aller ainsi.

Le récit de des Grieux est aussi une célébration de l'amour fou qui l'anima constamment, d'un amour qui le rendit fou, d'un amour sublime, dont, après toutes ses tribulations, les souvenirs l'exaltent encore, sa parole résonnant encore de la vibration du désir face à ce qui se dérobe, sa passion ayant des sursauts inattendus chez un homme qui a perdu toute espérance, restant, paradoxalement, sa seule raison de vivre : *«Pourquoi nommer le monde un lieu de misères, puisqu'on y peut goûter de si charmantes délices?»* Même le souvenir douloureux de cet amour perdu (par la mort) devient jouissance. *«De la manière dont nous sommes faits, il est certain que notre félicité consiste dans le plaisir ; je défie qu'on s'en forme une autre idée ; or le coeur n'a pas besoin de se consulter longtemps pour sentir que de tous les plaisirs les plus doux sont ceux de l'amour.»* S'il arriva que cet amour soit honteux de lui-même, il ne se renia jamais. Tout son récit prouve qu'il ne renonce à aucun moment à voir en l'amour sa seule raison de vivre. Il ne peut pas, en effet, renier un amour qui était son être même. Dans son récit, il ne peut être fidèle à son amour et à son sentiment que s'il parvient à montrer la dignité de son amante, à justifier son comportement, ce qui revient aussi à accuser l'ordre humain ou divin qui les a condamnés au malheur. Il fait toujours se succéder aux premiers mouvements ou aux vains reproches (*«Ah ! perfide Manon !»*) du discours direct, le plain-chant de l'amour, épuré jusqu'à l'abstraction par le discours indirect : ici se livrent ses émotions rétrospectives, ses débats intérieurs où l'Amour s'assure de lui-même. En justifiant idéologiquement son aventure, en tentant de nous faire croire à l'amour sincère de Manon, malgré ses infidélités, il conteste les interdits que la religion, sa famille ou la société lui ont opposés, et les rend en partie responsables de son malheur. Mais, d'autre part, pour saisir son destin et légitimer sa passion, il est contraint d'emprunter à ces instances qui le condamnent, la religion, sa famille ou la société, leurs discours et leurs valeurs : à cause de son éducation, de son milieu, de ses inclinations, par la logique même de son entreprise, il n'a pas d'autre choix. Ce qu'il voit dressé contre l'amour est aussi ce dont il a besoin pour le dire, pour donner aux êtres et aux sentiments une qualité et un nom : son sens aristocratique de l'honneur, son sens religieux de la faute, son goût pour l'étude et la littérature.

Personnage ambigu qui voit ses malheurs sans avoir la force de les éviter, qui les sent vivement sans profiter des moyens qui se présentent pour l'en faire sortir, mélange de vertus et de vices, contraste perpétuel de bons sentiments et d'actions mauvaises (comme l'a défini La Barre de Beaumarchais en 1731), il est ainsi coincé dans une contradiction sans issue, qui confère à son récit sa valeur dramatique. Il est donc condamné à ne pas trouver son unité, à ne pas voir clair en lui et en son destin : ou bien il considère la passion comme une force étrangère qui l'a entraîné loin de son bien, de sa vocation de sagesse et de tranquillité, et il est alors effrayé d'une telle aliénation, de *«l'ascendant de ma destinée qui m'entraînait à ma perte»* ; ou bien il s'identifie à cette passion qu'il avait purifiée, et qui lui avait inspiré les plus hauts sacrifices, et il ne comprend pas la malédiction céleste.

D'où l'impression trouble que produit son récit, qui naît non seulement de l'absence de commentaire à des actes ou à des mots scandaleux, mais encore de commentaires actuels qui ont un son cynique. Cependant, même si, dans son *''Avis au lecteur''*, Prévost justifia la rigueur du ciel à son égard, il montra de la pitié pour lui, il ne put le condamner car, pour lui, une passion sincère est la preuve d'une âme grande, et l'abjection de des Grieux ressemble de façon troublante à l'héroïsme, presque à

la sainteté. Alors que tout lui donne tort, sa folie, sa liaison, ses tricheries, ses vols, son crime, il séduit les lecteurs qui sont touchés par sa lucidité. Pour Montesquieu, «le héros est un fripon». C'est vrai : sous ses grands airs vertueux, il est un assassin, un tricheur, un peu souteneur, à la limite du proxénétisme. Mais, pour la majorité des lecteurs, surtout ceux d'aujourd'hui, ce fripon reste honnête. Cependant, la vox populi a intitulé le roman "*Manon Lescaut*", et a ainsi négligé celui qui incontestablement aime, brûle d'un véritable feu, vit vraiment le drame, a traversé des épreuves et a opéré un travail de remémoration et d'idéalisation.

Prévost a bien pu se vanter en affirmant : *«Il y a bien de l'art à intéresser aux infortunes de deux semblables personnages»*. Et, en effet, il suscite en nous de la sympathie pour eux, tout en n'intervenant jamais, les événements les éclairant, déterminant l'évolution de leur caractère qui se fait donc de façon crédible.

Ces personnages sont immoraux, mais sont devenus des types éternels, prirent place parmi les plus célèbres amants de la littérature. Le roman montre différents aspects de l'amour : amour charnel ; libertinage ; amour fraternel ou amical ; mais surtout amour fou, dont on est sûr en ce qui concerne le chevalier ; sur lequel on peut s'interroger en ce qui concerne Manon. Il montre surtout une passion totale, irrationnelle et destructrice, qui se présente à la fois comme un privilège (elle permet de connaître un bonheur suprême) et une fatalité (même quand il le désire, il ne peut y échapper). L'amour rend fou et malheureux, mais il reste la seule raison valable de vivre. Rien ne remplacera l'éblouissement de la rencontre, la contemplation du corps et du visage de la bien-aimée. L'amour constitue un défi à la mort. Même le souvenir douloureux de l'amour perdu devient jouissance.

Cette oeuvre, où la passion est non point chantée ni exaltée mais analysée, car il ne s'agit pas de la réhabiliter, mais de constater lucidement son redoutable pouvoir et ses ravages dans une âme faible, cette oeuvre est classique, a une valeur humaine impérissable.

Intérêt philosophique

Dans son "*Avis de l'auteur*", Prévost défendit son livre : *«Les personnes de bon sens ne regarderont point un ouvrage de cette nature comme un travail inutile. Outre le plaisir d'une lecture agréable, on y trouvera peu d'événements qui ne puissent servir à l'instruction des mœurs ; et c'est rendre, à mon avis, un service considérable au public, que de l'instruire en l'amusant. On ne peut réfléchir sur les préceptes de la morale, sans être étonné de les voir tout à la fois estimés et négligés ; et l'on se demande la raison de cette bizarrerie du cœur humain, qui lui fait goûter des idées de bien et de perfection, dont il s'éloigne dans la pratique. Si les personnes d'un certain ordre d'esprit et de politesse veulent examiner quelle est la matière la plus commune de leurs conversations, ou même de leurs rêveries solitaires, il leur sera aisé de remarquer qu'elles tournent presque toujours sur quelques considérations morales. Les plus doux moments de leur vie sont ceux qu'ils passent, ou seuls, ou avec un ami, à s'entretenir à cœur ouvert des charmes de la vertu, des douceurs de l'amitié, des moyens d'arriver au bonheur, des faiblesses de la nature qui nous en éloignent et des remèdes qui peuvent les guérir. Horace et Boileau marquent cet entretien, comme un des plus beaux traits dont ils composent l'image d'une vie heureuse. Comment arrive-t-il donc qu'on tombe si facilement de ces hautes spéculations et qu'on se retrouve sitôt au niveau du commun des hommes? Je suis trompé si la raison que je vais en apporter n'explique bien cette contradiction de nos idées et de notre conduite ; c'est que, tous les préceptes de la morale n'étant que des principes vagues et généraux, il est très difficile d'en faire une application particulière au détail des mœurs et des actions. Mettons la chose dans un exemple. Les âmes bien nées sentent que la douceur et l'humanité sont des vertus aimables et sont portées d'inclination à les pratiquer ; mais, sont-elles au moment de l'exercice, elles demeurent souvent suspendues. En est-ce réellement l'occasion? Sait-on bien quelle en doit être la mesure? Ne se trompe-t-on point sur l'objet? Cent difficultés arrêtent. On craint de devenir dupe en voulant être bienfaisant et libéral ; de passer pour faible en paraissant trop tendre et trop sensible ; en un mot, d'excéder ou de ne pas remplir assez des devoirs, qui sont renfermés d'une manière trop obscure dans les notions générales d'humanité et de douceur. Dans cette incertitude, il n'y a que l'expérience ou l'exemple qui puisse déterminer raisonnablement le penchant du cœur. Or, l'expérience n'est point*

un avantage qu'il soit libre à tout le monde de se donner ; elle dépend des situations différentes où l'on se trouve placé par la fortune. Il ne reste donc que l'exemple qui puisse servir de règle à quantité de personnes dans l'exercice de la vertu. C'est précisément pour cette sorte de lecteurs que des ouvrages tels que celui-ci peuvent être d'une extrême utilité, du moins lorsqu'ils sont écrits par une personne d'honneur et de bon sens. Chaque fait qu'on y rapporte est un degré de lumière, une instruction qui supplée à l'expérience ; chaque aventure est un modèle, d'après lequel on peut se former ; il n'y manque que d'être ajusté aux circonstances où l'on se trouve. L'ouvrage entier est un traité de morale, réduit agréablement en exercice.»

En 1734, dans son journal, *‘Le pour et le contre’*, il défendit encore ses personnages et son roman : *«Quoique l'un et l'autre soient très libertins, on les plaint, parce que l'on voit que leurs dérèglements viennent de leur faiblesse et de l'ardeur de leurs passions, et que, d'ailleurs, ils condamnent eux-mêmes leur conduite et conviennent qu'elle est très criminelle. De cette manière, l'auteur, en représentant le vice, ne l'enseigne point. Il peint les effets d'une passion violente qui rend la raison inutile, lorsqu'on a le malheur de s'y livrer entièrement ; d'une passion qui, n'étant pas capable d'étouffer entièrement dans le cœur les sentiments de la vertu, empêche de la pratiquer. En un mot, cet ouvrage découvre tous les dangers du dérèglement. Il n'y a point de jeune homme, point de jeune fille, qui voulût ressembler au Chevalier et à sa maîtresse. S'ils sont vicieux, ils sont accablés de remords et de malheurs.»* Cette déclaration a laissé bien des commentateurs incrédules, Anatole France, par exemple, qui, dans *‘Aventures de l'abbé Prévost’*, s'adressa ainsi à cet auteur : *«C'est quand le livre fut fini, Monsieur l'abbé, que vous eûtes ces belles idées. En agitant votre plume, vous fûtes seulement inspiré par le souvenir de vos premières ardeurs.»*

En fait, il faut bien constater que le romancier s'est voulu un moraliste qui orienta son récit pour prouver quelque chose, car, comme il l'indiqua dans *‘Le pour et le contre’* encore, il fit *«passer quelques maximes de morale à la faveur d'une narration agréable»*. Voici quelques-unes de ces vérités qui se veulent générales :

- *«Rien n'est plus capable d'inspirer du courage à une femme que l'intrépidité d'un homme qu'elle aime.»*
- *«Combattre la passion, c'est tenter de changer la nature».*
- *«Tout l'univers n'est-il pas la patrie de deux amants fidèles?»*
- *«Un coeur de père est le chef-d'oeuvre de la Nature ; elle y règne, pour ainsi parler, avec complaisance, et elle en règle elle-même tous les ressorts».*
- *«Il faut compter ses richesses par les moyens qu'on a de satisfaire ses désirs.»*
- *«On ne ferait pas une divinité de l'amour, s'il n'opérait souvent des miracles.»*
- *«Il y a peu de personnes qui connaissent la force de ces mouvements particuliers du cœur. Le commun des hommes n'est sensible qu'à cinq ou six passions, dans le cercle desquelles leur vie se passe, et où toutes leurs agitations se réduisent. Ôtez-leur l'amour et la haine, le plaisir et la douleur, l'espérance et la crainte, ils ne sentent plus rien. Mais les personnes d'un caractère plus noble peuvent être remuées de mille façons différentes ; il semble qu'elles aient plus de cinq sens, et qu'elles puissent recevoir des idées et des sensations qui passent les bornes ordinaires de la nature ; et comme elles ont un sentiment de cette grandeur qui les élève au-dessus du vulgaire, il n'y a rien dont elles soient plus jalouses. [...] De là vient qu'elles souffrent si impatiemment le mépris et la risée, et que la honte est une de leurs plus violentes passions.»*

Avec la confession de des Grieux, Prévost établit la nécessité de l'aveu, la solidarité entre le présent de la narration et le passé de l'action. Il fit voir l'obscurité irréductible de la conscience.

Le peintre des moeurs montra l'opposition entre, d'une part, le sentiment, les rapports amoureux, et, d'autre part, les comportements sociaux, l'impossible mariage entre les libertés de l'amour et les contraintes de la société. La fatalité qui s'exerce contre des Grieux n'a pas sa source seulement dans le caractère de Manon, mais aussi dans la structure de la société où les deux amants sont condamnés à vivre. Dans son essence, leur amour est hors de toute règle, et voué au malheur. Lui-même déchiré entre ses différentes valeurs, Prévost a voulu ménager la coexistence des contraires :

immoralité et obsession de la vertu, faute et innocence, cynisme et candeur, bons sentiments et actions mauvaises, goût du bonheur et vocation de la catastrophe.

Son livre est une allégorie de l'amour triomphant du vice comme de la vertu. Mais il est ambigu : *«la folle passion»* qui est condamnée est rendue estimable par le narrateur, voire désirable, malgré ses effets négatifs. Faisant pratiquer à son personnage une casuistique selon laquelle c'est l'intention qui compte, Prévost semble prêcher une morale de l'irresponsabilité. Il n'y aurait pas chez Manon et des Grieux d'intention perverse, claire et bien arrêtée de mal faire. Il faudrait juger les gens sur ce qu'ils sont et non sur ce qu'ils font. Or les deux héros dépravés et immoraux nous paraissent purs sous tant de boue. Il semble alors que, dans ce qui serait une revendication en faveur de la nature et de l'instinct contre toutes les contraintes, y compris la loi morale, l'amour peut tout faire excuser pour peu que lui soit subordonnée une intention noble qui tourne mal (on trouve cette maxime : *«On ne ferait pas une divinité de l'amour, s'il n'opérait souvent des miracles»*). Nous les excusons d'autant plus qu'ils sont très jeunes, encore des adolescents, et que nous succombons à un attendrissement qui toucha même le vieux G... M... qui constata : *«Les pauvres enfants ! Ils sont bien aimables en effet l'un et l'autre ; mais ils sont un peu fripons.»* Montesquieu nota dans son journal : «J'ai lu ce 6 avril 1734 *“Manon Lescaut”*, roman composé par le P. Prévost. Je ne suis pas étonné que ce roman, dont le héros est un fripon et l'héroïne une catin qui est menée à la Salpêtrière, plaise, parce que toutes les actions du héros, le chevalier des Grieux, ont pour motif l'amour, qui est toujours un motif noble, quoique la conduite soit basse. Manon aime aussi, ce qui lui fait pardonner le reste de son caractère.» Alexandre Dumas fils, dans une préface à une édition du roman, déclara : «Qui n'aime pas comme des Grieux, c'est-à-dire le cas échéant, jusqu'au crime et jusqu'au déshonneur, ne peut pas dire qu'il aime.» Pour Jean Cocteau, «C'est l'amour qui ne se mélange pas à la crapule et couvre les personnages de cet enduit des plumes de cygne, enduit grâce auquel le cygne barbote dans l'eau sale sans s'y salir.»

Le libéralisme religieux de l'abbé Prévost s'étant accentué dans ce livre écrit en Angleterre, où il avait feint de se convertir à l'anglicanisme par pur opportunisme car, doté d'une grande indépendance d'esprit, il ne s'embarrassait pas de querelles religieuses ni d'inquiétudes métaphysiques, il fit des Grieux se plaindre des voies tortueuses que prend la providence divine : *«J'ai remarqué, dans toute ma vie, que le Ciel a toujours choisi pour me frapper de ses plus rudes châtiments, le temps où ma fortune me semblait le mieux établie.»* Alors que *«l'homme de qualité»* affirme avec certitude : *«Le secours du ciel n'est jamais refusé quand on le demande, et [...] il est toujours proportionné à nos peines et à nos besoins»*, des Grieux rétorque : *«S'il est vrai que les secours célestes sont à tout moment d'une force égale à celle des passions, qu'on m'explique donc par quel funeste ascendant on se trouve emporté tout d'un coup loin de son devoir, sans se trouver capable de la moindre résistance, et sans ressentir le moindre remords»*. Le jugement moral des lecteurs serait engourdi si le bonheur des héros n'était pas sans cesse menacé, ne leur échappait immanquablement, au moment précis où pourtant il semblait enfin atteint. Ils sont durement châtiés, ce qui semble sauver la morale : le dénouement se résout par la mort tragique de la jeune femme, qui est pourtant régénérée, ce qui remet en cause la morale de Renoncour (qui cherchait la sérénité), et fait presque douter le narrateur, le lecteur (et peut-être Prévost lui aussi) de l'existence même de Dieu. Des Grieux avoue ne plus pouvoir mener qu'une vie malheureuse. Mais, s'il est descendu dans les brûlantes délices de l'enfer, il en sort vivant, une rédemption étant donc toujours possible. Il reste que l'*“Histoire du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut”* est un tragique cri d'angoisse d'un chrétien bouleversé par le mystère de la volonté de Dieu.

C'est ce qui permet de croire que le livre est imprégné de la doctrine janséniste, chère au Pascal des *“Pensées”*, de la faiblesse de l'être humain sans Dieu, qui ne peut rien contre les surprises des sens, chez qui l'amour est une erreur due à l'opacité dans laquelle Dieu le maintient, une épreuve qu'il lui impose et qu'il doit accepter. Pour Paul Hazard, «à chaque tournant de l'histoire, le sentiment religieux apparaît pour compliquer le sentiment de l'amour, pour le contrarier, pour l'enrichir de douleur et de remords, pour le compliquer et, sans doute, pour le rendre plus cher.» Des Grieux serait un chrétien

auquel manque la grâce, et qui ne peut donc que se laisser aller au penchant de son amour. La fatalité qu'il invoque comme excuse serait celle de la prédestination.

Or le mot «janséniste» est écrit dans le roman. Dans une de ses conversations avec Tiberge (qui, par ailleurs, s'oppose à l'ascèse par la passion amoureuse), des Grieux lui demande : «*Direz-vous, comme le font les Mystiques, que ce qui tourmente le corps est un bonheur pour l'âme? Vous n'oseriez le dire ; c'est un paradoxe insoutenable. Ce bonheur, que vous relevez tant, est donc mêlé de mille peines, ou, pour parler plus juste, ce n'est qu'un tissu de malheurs au travers desquels on tend à la félicité.*» Puis, des Grieux ayant déclaré : «*Je reconnais ma misère et ma faiblesse hélas, oui ! c'est mon devoir d'agir comme je raisonne ; mais l'action est-elle en mon pouvoir? De quels secours n'aurais-je pas besoin pour oublier les charmes de Manon?*», Tiberge s'écria : «*Dieu me pardonne, je pense que voici encore un de nos jansénistes.*» Ce à quoi des Grieux riposta : «*Je ne sais ce que je suis et je ne vois pas clairement ce qu'il faut être, mais j'éprouve la vérité de ce qu'ils disent.*» De tels propos, s'ils marquent l'impuissance de des Grieux à diriger ses actions, concourent à augmenter et à caractériser son malheur. S'il est soumis à une fatalité signalée dès le début, constamment invoquée, après la mort de Manon, il se sentit enfin touché de la grâce, s'ouvrit au repentir en même temps qu'à la douleur. Cependant, pour avoir confié toutes ses espérances à un amour trop humain, il se verrait condamné à demeurer à jamais insatisfait. Cette conception très pessimiste de l'amour qui domine le roman (d'où le cri : «*Délivrez-nous de l'amour !*»), cette conception de l'impuissance à triompher de la passion anarchique, qui est donc condamnée au profit d'une aspiration à un ordre moral et social, sinon à la paix religieuse, n'est pas sans rappeler le théâtre de Racine, lui aussi suspect de jansénisme, ce qui tend d'ailleurs à faire du roman une oeuvre classique plutôt que préromantique. Et cette conception habita toute l'oeuvre de Prévost.

Mais on peut voir aussi dans l'«*Histoire du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut*» une illustration de la conception de Malebranche : impuissance de la volonté, opacité de la conscience, confusion sur la nature du souverain bien. C'est à la lumière de ce philosophe que Prévost aurait considéré l'amour : le bonheur est un désir «naturel et invincible» de l'être humain, le moteur, voulu par Dieu, de sa volonté ; mais, sous l'effet du péché originel, les sens font dévier cette volonté naturelle de bonheur (qui ne peut être que bonheur «en Dieu»), et nous entraînent dans l'erreur d'adorer la créature au lieu du Créateur. Dieu nous corrige de cette erreur en nous donnant le recours de la méditation, et en utilisant cette déviation des sens comme «cause occasionnelle» pour nous ramener à lui et au vrai bonheur. D'où tant de retraites, à la fin des romans de Prévost. L'amour fou n'est donc qu'une erreur de «souverain bien», due à l'opacité dans laquelle Dieu maintient volontairement nos consciences, nous refusant la conscience claire totale qui nous ferait tous ses égaux. Tout serait simple si Prévost suivait Malebranche jusqu'au terme mystique du bonheur en Dieu. Mais, à part quelques jeunes femmes-anges qui s'en délectent, le cloître n'est que le refuge du désespoir, et on n'y oublie pas l'amour perdu. Prévost aime en Malebranche les notions d'innocence et d'erreur, qui disculpent les amoureux, et leur laissent une pureté d'enfance ; mais il aime la vie : la claustration ne saurait être pour lui une conclusion satisfaisante ; il l'a prouvé. Aussi avons-nous, pour ceux qui en sont les victimes, une sympathie qui peut aller, qui va souvent, jusqu'à l'admiration. Il nous arrive de les considérer en même temps avec terreur et avec envie ; nous pouvons les envier, en effet, de réaliser pleinement un certain type d'humanité. Mais comment ne pas frissonner à la pensée de commettre leurs crimes, de subir leurs tourments? Est-ce vraiment là le signe et la rançon du véritable amour? À ce prix combien oseraient aspirer à la gloire d'être dits des amants parfaits?

En fait, au terme de cet examen, il vaudrait mieux renoncer à chercher une thèse dans le livre de Prévost : il n'aurait pas écrit un livre moralisateur, mais, selon la tradition des moralistes français, aurait pensé, sans doute, que la peinture fidèle de la réalité psychologique, sans complaisances ni faux-fuyants, que l'analyse de la passion, la constatation lucide de son redoutable pouvoir et de ses ravages dans une âme faible, sont le meilleur enseignement moral que puisse donner la littérature.

Destinée de l'oeuvre

C'est à La Haye, en 1731, que Prévost publia l'"*Histoire du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut*" qui était le dernier volume de la série des "*Mémoires et aventures d'un homme de qualité qui s'est retiré du monde*".

Le premier jugement explicite sur le livre parut vers juillet 1731 dans les "*Lettres sérieuses et badines*", et pourrait être l'oeuvre de La Barre de Beaumarchais. Après avoir fait l'éloge des six premières parties des "*Mémoires et aventures d'un homme de qualité*", il en distingua la dernière : «Le septième, où le chevalier des Grieux raconte ses aventures avec Manon Lescaut, mérite que je vous en parle à part. On y voit un jeune homme qui, avec toutes les qualités dont se forme le mérite le plus brillant, entraîné par une aveugle tendresse pour une fille, préfère une vie obscure et vagabonde à tous les avantages que la fortune et sa condition lui permettent, qui voit ses malheurs sans avoir la force de les éviter, qui les sent vivement sans profiter des moyens qui se présentent pour l'en faire sortir, enfin un caractère ambigu, un mélange de vertus et de vices, un contraste perpétuel de bons sentiments et d'actions mauvaises. L'amante a quelque chose de plus singulier encore. Elle goûte la vertu et elle est passionnée pour le chevalier. Cependant l'amour de l'abondance et des plaisirs lui fait à tout moment trahir la vertu et le chevalier. Croirait-on qu'il pût rester de la compassion pour une personne qui déshonore de la sorte son sexe? Avec tout cela il est impossible de ne pas la plaindre, parce que M. d'Exiles [nom sous lequel était connu l'abbé Prévost] a eu l'adresse de la faire paraître plus vertueuse et plus malheureuse que criminelle. Je finis par le portrait qu'il a tracé d'un ecclésiastique, ami intime du chevalier. Tout ce qu'il y a de plus sublime, de plus divin, de plus attendrissant dans la véritable piété et dans une amitié sincère et sage, il l'a mis en oeuvre pour bien peindre la bonté, la générosité de Tiberge, c'est le nom de cet excellent ecclésiastique.» Quoique tout ne soit pas original dans ce morceau, puisque ce qui y concerne des Grieux venait de l'"*Avis de l'auteur*" des "*Mémoires d'un homme de qualité*", c'est-à-dire de Prévost lui-même, il est intéressant, non seulement par la chaleur du ton, mais aussi parce qu'il témoigne, déjà, d'un glissement de l'intérêt porté par le lecteur de des Grieux vers Manon Lescaut.

Ce jugement fut repris, délayé et amplifié, vraisemblablement par l'abbé Desfontaines : «Le public a lu avec beaucoup de plaisir le dernier volume des "*Mémoires d'un homme de qualité*", qui contient les "*Aventures du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut*". On y voit un jeune homme avec des qualités brillantes et infiniment aimables, qui, entraîné par une folle passion pour une jeune fille qui lui plaît, préfère une vie libertine et vagabonde à tous les avantages que ses talents et sa condition pouvaient lui promettre ; un malheureux esclave de l'amour, qui prévoit ses malheurs sans avoir la force de prendre quelques mesures pour les éviter, qui les sent vivement, qui y est plongé, et qui néglige les moyens de se procurer un état plus heureux ; enfin un jeune homme vicieux et vertueux tout ensemble, pensant bien et agissant mal, aimable par ses sentiments, détestable par ses actions. Voilà un caractère bien singulier. Celui de Manon Lescaut l'est encore plus. Elle connaît la vertu, elle la goûte même, et cependant elle commet les actions les plus indignes. Elle aime le chevalier des Grieux avec une passion extrême ; cependant le désir qu'elle a de vivre dans l'abondance et de briller, lui fait trahir ses sentiments pour le chevalier, auquel elle préfère un riche financier. Quel art n'a-t-il pas fallu pour intéresser le lecteur, et lui inspirer de la compassion, par rapport. aux funestes disgrâces qui arrivent à cette fille corrompue ! Quoique l'un et l'autre soient très libertins, on les plaint, parce que l'on voit que leurs dérèglements viennent de leur faiblesse et de l'ardeur de leurs passions, et que, d'ailleurs, ils condamnent eux-mêmes leur conduite et conviennent qu'elle est très criminelle. De cette manière, l'auteur, en représentant le vice, ne l'enseigne point. Il peint les effets d'une passion innocente mais violente qui rend la raison inutile, lorsqu'on a le malheur de s'y livrer entièrement ; d'une passion qui, n'étant pas capable d'étouffer entièrement dans le cœur les sentiments de la vertu, empêche de la pratiquer. En un mot, cet ouvrage découvre tous les dangers du dérèglement. Il n'y a point de jeune homme, point de jeune fille, qui voulût ressembler au chevalier et à sa maîtresse. S'ils sont vicieux, ils sont accablés de remords et de malheurs. Au reste le caractère de Tiberge, ce vertueux ecclésiastique, ami du chevalier, est admirable. C'est un homme sage, plein de religion et de piété ; un ami tendre et généreux ; un cœur toujours compatissant aux faiblesses de son ami. Que la piété est aimable lorsqu'elle est unie à un si beau naturel ! Je ne dis rien du style de cet ouvrage. Il n'y

a ni jargon, ni affectation, ni réflexions sophistiquées : c'est la nature même qui écrit. Qu'un auteur empesé et fardé paraît pitoyable en comparaison ! Celui-ci ne court point après l'esprit, ou plutôt après ce qu'on appelle ainsi. Ce n'est point un style laconiquement constipé, mais un style coulant, plein et expressif. Ce n'est partout que peintures et sentiments, mais des peintures vraies et des sentiments naturels.»

En juin 1733 seulement, devenu simplement "*Manon Lescaut*", le roman pénétra enfin en France, évidemment sans avoir obtenu de permission. Le ton de la critique fut immédiatement donné par le "Journal de la Cour et de la Ville", à la date du 21 juin : «Il paraît depuis quelques jours un nouveau volume des "*Mémoires d'un homme de qualité*" contenant l'"*Histoire de Manon Lescaut*". Ce livre est écrit avec tant d'art, et d'une façon si intéressante, que l'on voit les honnêtes gens même s'attendrir en faveur d'un escroc et d'une catin. Le même auteur, qui est un bénédictin réfugié en Hollande, fait un petit ouvrage intitulé "*Le pour et le contre*", dont la première brochure se débite actuellement.» Le 28 juillet, Voltaire chargea Thiériot, qui était en Angleterre, d'un message pour «le tendre et passionné auteur de "*Manon Lescaut*". Curieusement, le "Journal de la Cour et de la Ville" du 3 octobre sembla lui retourner le compliment en disant de Prévost qu'«il est en prose ce que Voltaire est en vers». Voltaire apprécia que Prévost sût faire du «langage des passions sa langue naturelle». Mais, le 1er décembre 1733, Mathieu Marais, parlant de Prévost, écrivit à son ami, l'abbé Leblanc : «Cet ex-bénédictin est un fou qui vient de faire un livre abominable qu'on appelle "*L'Histoire de Manon Lescaut*", et cette héroïne est une coureuse sortie de l'hôpital et envoyée au Mississippi à la chaîne. Ce livre s'est vendu à Paris, et on y courait comme au feu, dans lequel on aurait dû brûler le livre et l'auteur, qui a pourtant du style.»

Le livre faisant scandale, la censure s'émut, le fit saisir sous l'accusation de jansénisme, et le condamna au feu. Le «Journal de la Cour et de la Ville», tournant avec le vent, commenta : «Voilà de quoi faire un petit supplément à "*L'histoire de Manon Lescaut*". Ce petit livre, qui commençait à avoir une grande vogue, vient d'être défendu. Outre que l'on y fait jouer à des gens en place un rôle peu digne d'eux, le vice et le débordement y sont peints avec des traits qui n'en donnent pas assez d'horreur.» On a signalé la note de Montesquieu dans son journal au sujet du roman, le 6 avril 1734. Sans doute avait-il connu le jugement du "Journal de la Cour et de la Ville", et y répondit-il.

Le roman parut ensuite dans des versions révisées et augmentées en 1742 et en 1753. À cette dernière date, il avait cessé d'être un scandale, était devenu le foyer central de l'œuvre romanesque de Prévost, avait vite pris son indépendance parce qu'il était facile à détacher du reste, et, surtout, parce qu'il montrait plus de puissance. Aussi fit-il l'objet d'une édition séparée et revue par Prévost. Comme il avait alors renoncé au grand roman métaphysique, il laïcisa son héros, qui oubliait bien vite les leçons et le vocabulaire du séminaire, qui, désormais, après la mort de Manon, n'était plus récupéré par Dieu, mais revenait simplement à ses devoirs sociaux : la sublime tragédie devenait drame. Effrayé peut-être de sa témérité et du grand écart qu'il obtenait, il atténua la crudité des expressions, comme s'il s'était rendu compte que la charge de réalisme était devenue trop lourde pour le héros : «*C'est pour se rendre aux instances de ceux qui aiment ce petit ouvrage qu'on s'est décidé à le purger d'un grand nombre de fautes grossières qui se sont glissées dans la plupart de ses éditions.*» Et ces corrections furent, en effet, assez nombreuses. D'autre part, il ajouta, au commencement de la seconde partie, un épisode qui met en scène un prince italien, soupirant que Manon, en un temps d'aisance, repousse et ridiculise ; il lui parut «*nécessaire pour la plénitude d'un des principaux caractères*», pour prouver qu'elle est fidèle et loyale dès que les circonstances le lui permettent ; cependant, cette addition n'était pas nécessaire ni même heureuse, car l'épisode est long, ralentit le récit et même l'interrompt, n'est pas dans le ton du reste de l'ouvrage ; et le caractère de Manon en paraît plutôt altéré.

Au XVIIIe siècle, le sans-gêne était tel envers les œuvres romanesques qu'en 1760 fut proposée une suite à "*Manon Lescaut*".

Il fallut attendre une seconde génération de critiques pour trouver des points de vue un peu nouveaux sur l'oeuvre. Palissot, dans son "*Nécrologe*" (1767), écrivait : «Peut-être le chef-d'œuvre de sa plume, malgré la prédilection qu'il témoignait pour "*Cleveland*", c'est (et plus d'un homme de goût l'aura déjà nommé), c'est, dis-je, "*L'Histoire de chevalier des Grieux et de Manon Lescaut*". Qu'un jeune libertin et une fille née seulement pour le plaisir et pour l'amour parviennent à trouver grâce devant les âmes les plus honnêtes ; que la peinture naïve de leur passion produise l'intérêt le plus vif ; qu'enfin le tableau des malheurs qu'ils ont mérités arrache des larmes au lecteur le plus austère ; et que, par cette impression-là même, il soit éclairé sur le germe des faiblesses renfermé, sans qu'il le soupçonne, dans son propre cœur, c'est assurément le triomphe de l'art, et ce qui doit donner l'idée la plus haute des talents de l'abbé Prévost. Aussi, dans ce singulier ouvrage, l'expression des sentiments est-elle quelquefois brûlante, s'il est permis de hasarder ce mot.» Et, donnant quelques citations, il commenta : «De pareils traits, ce me semble, font mieux sentir que de vains éloges le génie de l'auteur, et l'étude approfondie qu'il avait faite du langage des passions.»

Le jugement de Sade sur "*Manon Lescaut*", consigné dans une note de son "*Idée sur les romans*", est célèbre : «Quelles larmes que celles qu'on verse à la lecture de ce délicieux ouvrage ! Comme la nature y est peinte, comme l'intérêt s'y soutient, comme il augmente par degrés, que de difficultés vaincues ! Que de philosophie à avoir fait ressortir tout cet intérêt d'une fille perdue ; dirait-on trop en osant assurer que cet ouvrage a des droits au titre de notre meilleur roman ? Ce fut là où Rousseau vit que, malgré des imprudences et des étourderies, une héroïne pouvait prétendre encore à nous attendrir, et peut-être n'eussions-nous jamais eu Julie, sans Manon Lescaut.»

En 1783, l'éditeur des "*Oeuvres choisies de l'abbé Prévost*" ne retint que ses romans (et ses traductions de romans). Bientôt, et pour très longtemps, "*Manon Lescaut*" échappa seul à l'oubli, fut considéré comme l'un des chefs-d'œuvre du roman français, fut traduit en de nombreuses langues, eut une destinée prodigieuse, est même devenu un des grands mythes d'amour de l'Occident. Le reste de l'oeuvre de l'abbé Prévost en a été occulté, mais son nom est glorieux, populaire même.

Le XIXe siècle a beaucoup parlé du roman, mais s'est attaché à la tonalité pathétique de l'oeuvre, s'est intéressé presque exclusivement à Manon, personnage devenu mythique, qui finit par s'identifier avec l'éternel féminin, dans lequel on retrouvait le type le plus populaire et le plus affligeant du roman sentimental de l'époque, la demi-mondaine, la «petite garce au cœur tendre», un composé de la Dame aux camélias et de Nana.

À l'époque romantique, on apprécia la lutte de l'amour contre la société, fût-ce au prix de la déchéance et de l'avilissement. La petite aventurière apparut comme une femme fatale, une redoutable ensorceleuse. On l'immortalisa, et elle suscita à son tour d'autres oeuvres :

- "*Manon Lescaut*", ballet en trois actes (1830) de Jacques Fromental Halévy ;
- un opéra (1836) de Michael William Balfe.

L'hommage que lui rendit Musset dans "*Namouna*" (1832) fut le plus significatif :

«Pourquoi Manon Lescaut, dès la première scène,
Est-elle si vivante et si vraiment humaine
Qu'il semble qu'on l'a vue, et que c'est un portrait?
Et pourquoi l'Héloïse est-elle une ombre vaine,
Qu'on aime sans y croire, et que nul ne connaît?
Ah ! rêveurs. Ah ! rêveurs, que vous avons-nous fait ?

Pourquoi promenez-vous ces spectres de lumière
Devant le rideau noir de nos nuits sans sommeil,
Puisqu'il faut qu'ici bas tout songe ait son réveil,
Et puisque le désir se sent cloué sur terre,
Comme un aigle blessé qui meurt dans la poussière,
L'aile ouverte, et les yeux fixés sur le soleil ?

Manon, sphinx étonnant, véritable sirène !
Cœur trois fois féminin, Cléopâtre en paniers !
Quoi qu'on dise ou qu'on fasse, et bien qu'à Sainte-Hélène
On ait trouvé ton livre écrit pour des portiers,
Tu n'en es pas moins vraie, infâme, et Cléomène
N'est pas digne, à mon sens, de te baiser les pieds.

Tu m'amuses autant que Tiberge m'ennuie.
Comme je crois en toi ! Que je t'aime et te hais !
Quelle perversité ! Quelle ardeur inouïe
Pour l'or et le plaisir ! Comme toute la vie
Est dans tes moindres mots ! Ah ! folle que tu es !
Comme je t'aimerais demain, si tu vivais !»

Le rapprochement avec Vénus (Cléomène est le sculpteur athénien auteur de la Vénus de Milo) indique assez que Manon était pour Musset l'Amour lui-même.

Stendhal fut un grand lecteur de Prévost.

Dans une de ses lettres, Gustave Flaubert apprécia ainsi le roman : «Ce qu'il y a de fort dans "*Manon Lescaut*", c'est le souffle sentimental, la naïveté de la passion qui rend les deux héros si vrais, si sympathiques, si honorables, quoiqu'ils soient fripons. C'est un grand cri du cœur, ce livre ; la composition en est fort habile ; quel ton d'excellente compagnie !»

Mais certains combattirent cet enthousiasme. Dont Michelet (dans "*La Régence*") qui épingla ainsi Manon : «Elle parle lourdement des besoins de la vie, des pièges qu'elle va tendre, de ses filets. Elle badine désagréablement sur les méprises de la faim : "*Je rendrai quelque jour le dernier soupir en croyant en pousser un d'amour*", etc.. Ce positif cynique fait froid. Mais sa facilité à enfoncer des pointes dans le cœur saignant fait horreur. Quand cela va jusqu'à lui envoyer une fille "*pour le désennuyer*", tenir sa place au lit !... la fureur de l'infortuné, l'explosion de son désespoir, dépassent les effets que l'auteur a voulu produire. On est dégoûté, indigné, mais plus irrévocablement que le héros. Manon est sans retour flétrie ; elle s'est jugée elle-même. Les critiques ont été, disons-le, étonnamment faibles, j'allais dire, lâches pour Manon. Cent ans après, elle corrompt encore, et les hommes contre elle ne gardent pas leur jugement. Un d'eux nous dit qu'après que bien des livres auront passé, elle reparaitra "dans sa fraîcheur". C'est justement là ce qui manque. Prévost, qui la montre adorée et veut la rendre séduisante, lui fait maladroitement dire, écrire des choses basses qui la fanent trop. On sent ici les mœurs, les habitudes du prêtre. Il n'a pas connu les nuances, n'a pas vu les dames de près. Cette irrésistible Manon n'est qu'une fille, pas même la moderne camélia [sic].»

Ce dandy au catholicisme intransigeant que fut Jules Barbey d'Aurevilly manifesta son mépris, voyant dans "*Manon Lescaut*" un «chef-d'œuvre de bassesse dans la pensée et dans le sentiment et de platitudo dans l'expression.» ("*Goethe et Diderot*", 1880).

Ces fléchettes n'empêchèrent pas le roman, déjà considéré comme l'emblème du XVIII^e siècle, de son élégance, de sa frivolité, de sa sensibilité, comme l'un des chefs-d'œuvre du roman français, d'être constamment réédité : l'édition de 1859 fut accompagnée d'une notice de Jules Janin ; celle de 1875 d'une préface d'Alexandre Dumas fils ; celle de 1877 d'une notice d'Anatole France ; celle de 1885 d'une préface de Guy de Maupassant pour qui Prévost appartient à «la puissante race des observateurs, des psychologues, des vérialistes. C'est avec "*Manon Lescaut*" qu'est née l'admirable forme du roman moderne.»

Le roman fut adapté dans un drame de Théodore Barrière et Marc Fournier (1850) ; dans l'opéra-comique d'Auber, "*Manon Lescaut*" (1856), remarquable par son ouverture et certains airs du premier acte. Alexandre Dumas fils fit reparaitre le couple dans son roman "*Le régent Mustel*" (1882). Jules Massenet composa, sur un livret de Meilhac et Gille, un opéra, "*Manon*", où il s'écartait du texte original dans certains épisodes et quelques personnages secondaires, comme celui de Lescaut, qui n'était plus le frère, mais le cousin de Manon, et dans la scène finale qui, au lieu de se dérouler en

Amérique, était située sur la route du Havre ; créé à Paris en 1884, c'est son chef-d'œuvre et une des productions musicales les plus représentatives de la III^e République. En 1887, fut donné l'opéra moins connu de Richard Kleimmichel. En 1893, sur un livret de Luigi Illica, Giacomo Puccini avec son opéra en quatre actes, "*Manon Lescaut*", suivit les inventions de Massenet, et produisit une oeuvre somptueuse où se ressentent les influences de Bizet et de Wagner. D'une façon générale, on tendait à justifier totalement l'héroïne : ses infidélités notoires étaient gommées ; sa bonne foi et une sorte de désintéressement dans les intrigues les plus folles la réhabilitaient.

Parmi les commentaires émis au XX^e siècle, il faut citer au complet celui de Jean Cocteau, dans "La revue de Paris" (1947) : «L'atmosphère [de "*Manon Lescaut*"] est celle du "*Satiricon*", réserve faite de l'admirable chaleur d'amour que Manon dégage comme une rose grande ouverte dans un corsage entrouvert. Mais quel cortège aux flambeaux de joueurs, de tricheurs, de buveurs, de débauchés, de descentes de police ! C'est ce parfum crapuleux de poudre à la maréchale, de vin sur la nappe et de lit défait qui donne à Manon la force de vivre à travers les siècles et de ne se point confondre avec d'autres figures dont les mouches et le sourire ne suffisent pas. La grandeur de Manon, ce qui la sauve d'être, comme "*Les liaisons dangereuses*", le chef-d'œuvre des livres de deuxième classe, ce qui en fait un chef-d'œuvre tout court, c'est la rafale parisienne qui roule cette étonnante histoire d'un parloir de séminaire jusqu'à la tombe que des Grioux creuse de ses propres mains. C'est l'amour qui ne se mélange pas à la crapule et couvre les personnages de cet enduit des plumes de cygne, enduit grâce auquel le cygne barbote dans l'eau sale sans s'y salir. [...] À relire l'abbé, nul pessimisme. Son atroce a de l'ingénuité, de la gentillesse. Ce ne sont pas des êtres charmants qu'on détrousse et qu'on dupe jusqu'à la mort : ce sont des êtres charmants qui dupent et qui détroussent. Qui? Ma foi, je m'en moque. Et je m'embarque sur les mauvais chemins avec eux. La fin de Manon prouve que je ne me trompais pas à les suivre. [...] On entraîne, me direz-vous, un séminariste. Qu'y puis-je? Il aime. Manon l'a ensorcelé. Le voilà plus endormi debout que Renaud chez Armide. Il lui faut suivre le rythme. Il aime. On l'aime. Il ne court donc point à sa perte. Il court à la flamme comme un papillon grisé, poudroyé, soyeux. Le fil rouge de la tragédie reste tendu d'un bout à l'autre de cette œuvre légère et lui donne sa noblesse profonde. Le destin travaille sa matière. Les dieux s'amuse. La naïve Phèdre, fidèle au sang, peut bien se croire coupable de crimes inconnus aux enfers, Manon ne se croit coupable de quoi que ce soit. Son cœur la mange. Elle court à perdre haleine jusqu'à ce point final de toute tragédie : la mort. [...] Nos amants retrouvent, à force d'inconscience, cette pureté violente qui n'a rien à voir avec celle qu'on a coutume de prendre pour la pureté. Dieu les cherche. Dieu les embrasse. Dieu les travaille. Dieu les tourmente. Il connaît mieux que le code la manière étonnante de faire les saints. Qu'importe la route? Je le répète, une seule minute flambe le livre et tue les microbes. C'est la dernière. Celle où les cœurs se rejoignent et montent au ciel.»
Pour Gide, Prévost a écrit l'un des dix meilleurs romans de la littérature française.

En 1940, le poète tchèque Vítězslav Nezval fit jouer à Prague "*Manon Lescaut*", pièce en vers et sept tableaux. Elle remporta un extraordinaire succès, et rendit l'héroïne française définitivement populaire en Tchéquie. Il mit dans ses vers jaillissants, mélodieux, chantants et raffinés (nombre de ballades y sont imitées de Villon) toute sa virtuosité faite de charme, de grâce et aussi de résonance profonde (certains vers se répètent tels des «leitmotive», des échos), tout son art du dialogue vif, et toute son exaltation de l'amour. Tout en gardant les traits essentiels du personnage de l'abbé Prévost, il l'a néanmoins sensiblement transfiguré : il s'agit, dans sa pièce, plutôt d'une enfant qui ne saurait résister à l'éclat de l'or, d'une sainte pécheresse qui assouvit les désirs d'amour en ne les enflammant que davantage, d'un être inquiet, marqué du sceau de la tristesse et de la vanité du temps qui fuit.

En 1949, Henri-Georges Clouzot adopta le roman au cinéma sous le titre de "*Manon*", avec Cécile Aubry, Michel Auclair et Serge Reggiani. Il en donna une version modernisée tout à fait étonnante. Dans le climat trouble de la fin de l'Occupation et des premiers mois de la Libération, se placent les amours passionnées de l'inconsciente et tendre Manon et du jeune et naïf Robert Desgrieux. À bord d'un cargo qui vient de quitter Marseille, et qui fait le trafic des émigrants juifs désireux de rallier la Palestine où d'autres tentent de mettre sur pied le nouvel État d'Israël, l'équipage découvre un couple

de jeunes gens mêlés aux émigrants. Un journal où s'étale la photographie du jeune homme relate qu'il s'agit d'un meurtrier. Conduits devant le capitaine, ils racontent leur curieuse histoire qui débute lorsque la bataille de Normandie faisait rage. Robert Desgrieux était un jeune maquisard, qui faisait partie d'un groupe de F.F.I.. Lors de la libération d'une ville en ruines, il fut désigné pour garder Manon afin, en attente d'un jugement moins radical, de la soustraire à la fureur populaire, qui était prête à la tondre pour avoir été complaisante avec les Allemands. Séduit par la jeune fille, il déserta, et vola une jeep pour fuir avec elle à Paris. Ce fut le début de toutes sortes de compromissions. Manon lui présenta son frère, Léon, un garçon qui gagnait sa vie en faisant du marché noir, et qui était mêlé à des affaires louches, parrainé par un riche trafiquant, Monsieur Paul, officiellement négociant en vin. Manon prit vite le goût de la vie facile, et devint pensionnaire occasionnelle d'une maison close, ce que ne tarda pas à découvrir Robert. Mais, rongé par la passion qu'il éprouvait envers elle, et afin de subvenir à ses caprices, il se lança lui aussi dans le marché noir, et participa à toutes sortes de trafics dont celui de la pénicilline, qui lui firent gagner des sommes considérables. Mais, lorsque la source de l'argent facile commença à se tarir, il n'arriva pas à convaincre Manon de revenir en province pour y mener une vie normale. De surcroît, l'amour exclusif qu'il lui portait la gênait, et elle chargea son frère de l'éloigner afin qu'elle puisse partir et épouser un riche Américain qu'elle espérait dépouiller. Léon le séquestra, et Robert comprit enfin qu'il était victime de la duplicité de Manon et de la fourberie de Léon. Il s'échappa en l'étranglant, et dit adieu à Manon par téléphone avant de s'enfuir pour Marseille. Bouleversée par l'amour fou que lui portait Robert, Manon prit le train pour aller à sa recherche. Elle le rejoignit et, la nuit, ils s'introduisirent clandestinement à bord du cargo en partance pour la Palestine. Le capitaine, touché par ce récit, laissa débarquer les deux jeunes gens avec les émigrants juifs. À terre, un douloureux exode les attend. Lors d'une traversée du désert, leur caravane est attaquée par des méharistes arabes, et c'est dans les sables de la Palestine que Manon, blessée, meurt dans les bras de Robert qui, ravagé par la douleur, agonise sur sa tombe. Le film était donc à la fois une étude de caractère d'une densité aiguë, une peinture sans défaut de l'après-guerre pourrissante, et une inoubliable histoire d'amour. Mais on reprocha à Clouzot d'avoir fait une oeuvre noire, d'avoir délibérément insisté sur tout ce qu'il y a de pire dans chacun avec cette histoire d'un couple lié par une passion charnelle qui provoque des catastrophes, et qui ne se soucie ni d'idéologie, ni de morale. Il était pourtant fidèle à l'esprit du roman, mais se plaçait à contre-courant des tranches de vie plus ou moins romanesques sur la Libération et l'après-guerre. Ce tableau d'une société frénétique, vouée à la sexualité et à l'argent, était fort audacieux, sinon scandaleux. Comédienne inexpérimentée, Cécile Aubry fut, avec son mélange de candeur et d'amoralisme profond, une Manon livrée à ses instincts qui tranchait, par la vérité de son comportement, sur les héroïnes bien convenables du cinéma français de l'époque. La réalisation avait une grande force dramatique, ne laissant aucun répit. Clouzot montra en particulier, avec une violence insoutenable, le massacre des juifs émigrés clandestins par les Arabes du désert, sans se préoccuper du problème de l'État d'Israël. Ce massacre était pour lui le dernier épisode d'une passion fatale, charnelle, s'achevant dans la mort, et une scène de nécrophilie amoureuse propre à laisser le spectateur pantois. D'un point de vue technique, ce fut un chef-d'oeuvre qui méritait tous les prix qu'il remporta çà et là en Europe, en particulier le Lion d'Or (premier prix international) à la Biennale de Venise de 1949.

En 1952, on a vu une adaptation théâtrale dans un drame lyrique en sept tableaux, sur un texte de Grete Wei et un scénario de Walter Jockisch, du compositeur allemand Hans Werner Henze, intitulé "*Boulevard Solitude*" (1952) où l'histoire fut transposée au XXe siècle dans le Paris de l'après-guerre, des Grioux étant un étudiant pauvre, et Manon étant amenée, après avoir séduit un banquier puis le fils de celui-ci, à tuer pour de l'argent.

En 1967, Jean Aurel tourna, sur un scénario de Cecil Saint-Laurent (Jacques Laurent), "*Manon 70*" avec Catherine Deneuve, Sami Frey, Jean-Claude Brialy. Des Grioux, reporter d'Europe 1, envoyé en mission à Tokyo, rencontre à l'aéroport une jeune femme, Manon, dont le charme le séduit sur l'instant. Il la suit, prend le même avion qu'elle qui, arrivée à Paris, plante là, son compagnon, et saute dans le taxi de des Grioux, qui est comblé. Très vite, ils deviennent amants. Manon est une créature

très «dans le vent», qui mène une vie de luxe et d'immoralité. Elle fait part à des Grioux de son credo sexuel : pour une femme, dit-elle, la fidélité physique n'a aucune importance. Ce qu'elle ne lui dit pas, c'est que, si elle dispose de tant d'argent pour satisfaire tous ses caprices, c'est que son frère l'aide à trouver de généreux protecteurs qui la font vivre sur un très grand pied. Mais un jour des Grioux apprend d'une amie de Manon que cette dernière a suivi Simon, un playboy, sur son yacht à Monte-Carlo. Par dépit, il accepte alors un reportage à Stockholm. Manon, qui a compris qu'elle ne pouvait se passer de lui, le rejoint à l'improviste. Après une courte querelle, ils se réconcilient. Mais elle reprend la même vie. Un jour, des Grioux la rencontrant avec Simon, casse la figure de celui-ci, qui se venge en provoquant son renvoi d'Europe 1. Manon, son frère et des Grioux ont alors un besoin d'argent pressant. Le frère de Manon, se faisant passer pour son amant, la cède complaisamment à Ravaggi, un riche industriel. Elle peut continuer tranquillement à voir des Grioux qui s'est, lui, fait passer pour son frère. Mais il est, malgré tout, torturé et, alors que Ravaggi allait couvrir d'or Manon et l'épouser, il lui révèle la vérité grâce à un stratagème : il fait dire à Manon l'amour qu'elle a pour lui (des Grioux), alors que le magnétophone relié à un walkie-talkie par lequel Ravaggi croyait surveiller Manon, est encore branché. Celui-ci, furieux, chasse Manon et son amant de sa villa. Les deux amoureux n'ont plus qu'à faire de l'auto-stop : après avoir, sans y croire, traité des Grioux de «pauvre type», Manon lui jure une fidélité éternelle. «Ce sera l'enfer, lui dit-elle, mais tu l'auras voulu».

Jacques Laurent avait donc fait de Manon une femme vraiment immorale qui, poussée par un frère maquereau de sa soeur, voulait, par amour, transformer en maquereau son amant réticent. La séquence d'érotisme, qui se passe dans une salle de bain, est une galipette sportive, aux antipodes de la dépravation «Régence». Où sont l'amour fou, l'époque folle, le châtement tragique de Manon et la mort? Ce qui est le châtement de la Manon des années soixante-dix (et de des Grioux), c'est la fidélité !

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)